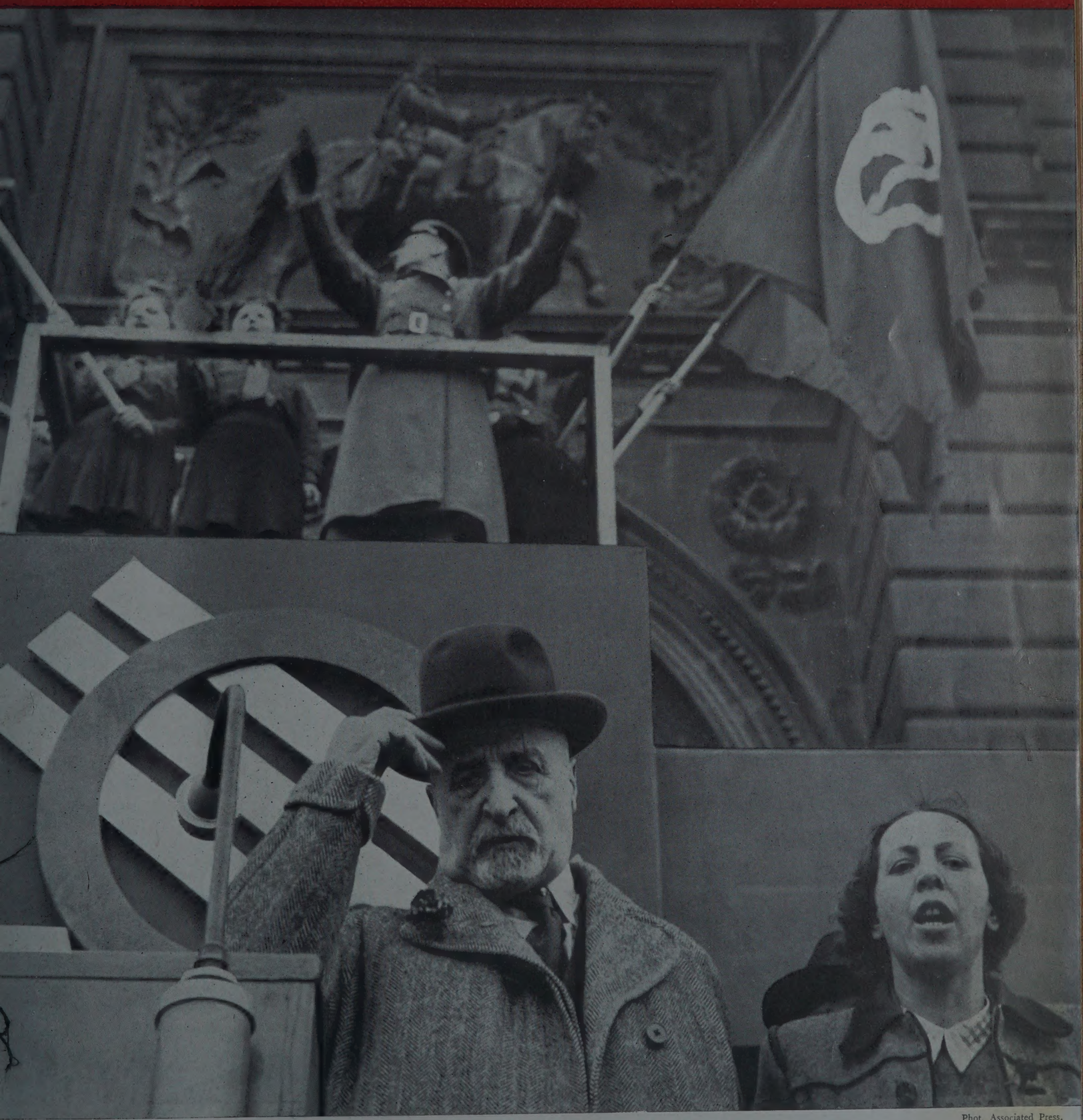
France
ILLUSTRATION

N° 81 — 19 AVRIL 1947 — 40 FRANCS



Phot. Associated Press.

LES SOCIALISTES VIENNOISES MANIFESTENT POUR AVOIR UN TRAITÉ DE PAIX

A l'occasion de la Journée internationale de la femme, plus de 10.000 socialistes viennoises, accompagnées de leurs enfants, ont manifesté dans les rues de la capitale autrichienne pour demander aux Quatre Grands réunis à Moscou d'accélérer la rédaction du traité de paix avec l'Autriche. On voit sur notre photographie, au pied de la tribune, le président du parti socialiste autrichien, Karl Seitz, ancien maire de Vienne, qui conduisait cette manifestation.

En application du décret n° 47-495 du 21 mars 1947 le prix du numéro est ramené au tarif en vigueur le 1er janvier 1947, soit 40 francs.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES (nouveau prix). . 6 mois 950 fr.
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.

ÉTRANGER
I - Pays accordant une réduction d'affranchissement. . 6 mois 1.300 fr.
II - Pays exigeant le plein tarif d'affranchissement. . — 1.400 fr.
SUISSE 6 mois : francs suisses 44 — Bureau LES BRENETS C. P. IV b 2780
GRANDE-BRETAGNE, 6 mois : 3 £ — Anglo-French Periodicals & Publicity, 25, Villiers Street, LONDON W. C. 2.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois 180 fr.
Étranger . . . . . 6 mois 230 fr.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.
Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage. — **Les numéros spéciaux seront servis sans augmentation du prix de l'abonnement.**
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

A partir du 1er mai les tarifs des abonnements seront réajustés et portés à la connaissance de nos abonnés en temps voulu.

Afin de permettre à nos Lecteurs de bénéficier des conditions actuelles d'abonnement nous maintiendrons les prix en cours jusqu'au 1er mai.

LE 15 AVRIL **EST PARU** LE DEUXIÈME NUMÉRO DE

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

Sommaire n° 3 :

UN COMPLOT CONTRE BONAPARTE
Récit historique de Jule BERTAUT

LE SILENCE EST D'OR
Scénario original de René CLAIR

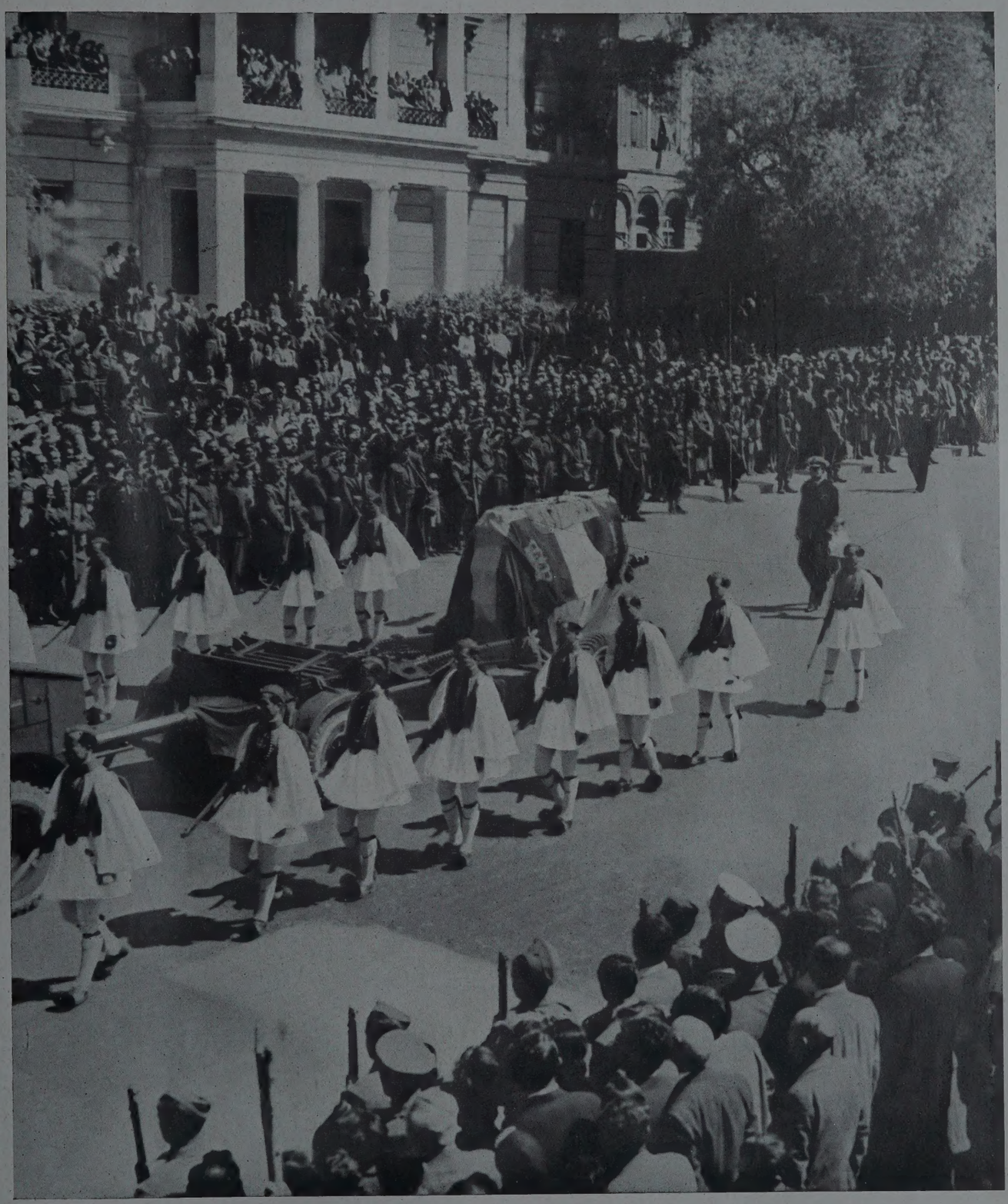
L'APOLLON DE BELLAC
Pièce en un acte de Jean GIRAUDOUX

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ la CROIX-ROUGE FRANÇAISE

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 81 • 19 AVRIL 1947



LES FUNÉRAILLES DE GEORGES II DE GRÈCE

Les Athéniens se sont massés pour rendre un dernier hommage à Georges II, dont le cercueil, recouvert d'un drapeau et placé sur un affût de canon, était encadré par les evzones de la garde, l'arme basse en signe de deuil. On voit ici, derrière le char funèbre, qui passe devant le ministère des Affaires étrangères, le nouveau souverain, Paul Ier, tenant par la main le jeune diadoque Constantin, âgé de sept ans.

UNE SEMAINE DU MONDE

New York. *— Des membres des organisations de gauche ont manifesté contre l'aide promise à la Grèce. On peut lire sur les pancartes : « Des dollars pour les fascistes grecs signifient des balles pour la jeunesse grecque. »*

Jérusalem. *— Sir Alan Cunningham, haut commissaire en Palestine, a tenu une conférence avec les chefs des tribus de Bédouins, auxquels il a fait part des nouveaux plans britanniques pour le ravitaillement de la Palestine.*

Paris. *— M. Pierre-Aimé Touchard (au centre) vient d'être nommé au poste d'administrateur de la Comédie-Française.*

Paris. *— Pour la première fois depuis son élection M. Vincent Auriol a assisté au prix du Président de la République.*

Paris. *— Un banquet où figuraient M. Ramadier et le R. P. Riquet a clôturé le congrès des anciens prisonniers politiques.*

Berlin. *— Dans le Brandebourg, où se sont produites de violentes inondations, la population a dû être évacuée en barques.*

Berlin. *— Tous les mineurs de la Ruhr ont repris le travail. Les chefs syndicalistes s'efforcent de les amener à faire des heures supplémentaires, afin de récupérer le million de tonnes de charbon perdues à la suite des manifestations et des grèves de cette dernière quinzaine.*

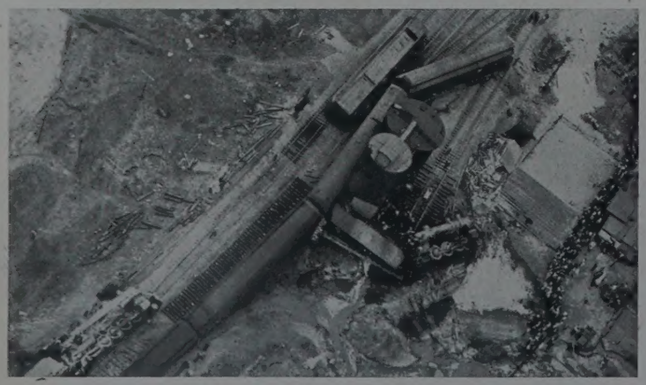
Madrid. *— L'infant Don Juan, prétendant au trône d'Espagne, a adressé au peuple espagnol une proclamation dans laquelle il critique fortement le projet de loi de succession rédigé par Franco et déclare qu'il ne renoncera pas à ses droits.*

Casablanca. *— De graves incidents se sont produits à Casablanca entre des tirailleurs sénégalais et la population marocaine. A la suite d'une rixe, de nombreux tirailleurs armés ont fait feu sur la foule, tuant et blessant plus de cent cinquante personnes.*

New York. *— M. Dewey, gouverneur de l'Etat de New York, a pris un décret interdisant au parti communiste toute activité tant qu'il n'aura pas communiqué aux autorités la liste complète de ses membres.*

Washington. *— Une nouvelle période de conflits du travail s'est ouverte aux Etats-Unis. Après six jours de grève pour honorer la mémoire des victimes de l'explosion de Centralia, les mineurs ont décidé de ne pas reprendre le travail tant que des mesures supplémentaires de sécurité ne seront pas prises dans les mines. En même temps s'est déclenchée une grève générale des employés du téléphone.*

Assomption. *— On mande de Buenos Aires que la situation militaire au Paraguay évolue rapidement. La flotte s'est en effet soulevée à son tour contre le gouvernement, et la capitale se trouve maintenant menacée sur trois fronts. D'autre part, la radio insurgée de Conception a annoncé la formation d'une junte militaire.*



Armstrong. *— Dans l'Oklahoma, un train de voyageurs de la ligne Missouri-Kansas-Texas est entré en collision avec un train de marchandises. En dépit des dégâts énormes il n'y eut que deux tués et cinq blessés.*

Rome. *— Dix mille fonctionnaires récemment licenciés ont tenté de manifester devant l'immeuble occupé par les états-majors alliés. Mais la police a réussi sans incidents graves à les refouler dans les rues voisines.*

LA SÉCURITÉ SOCIALE

Depuis la libération la France a très profondément transformé son régime de sécurité sociale. Retardée par quatre années d'occupation, l'évolution vers un élargissement de la prévoyance obligatoire s'est précipitée au cours des législatures constituantes. Elle a abouti à une généralisation et à une concentration si rapide d'institutions encore mal assimilées par le corps social que des réactions violentes se manifestent depuis quelques mois.

Pour comprendre l'origine et le sens de ces difficultés il est nécessaire de se rappeler les étapes de l'organisation administrative et financière de la sécurité sociale française. Nées du souci de couvrir ceux dont les ressources essentielles proviennent de salaires contre les risques de tarissement ou d'épuisement de leurs revenus, les institutions de sécurité sociale ont pris d'abord la forme de sociétés d'assurances privées ou de sociétés mutuelles de prévoyance.

Contre les accidents du travail le salarié était protégé par l'obligation faite à son employeur de se couvrir de sa responsabilité civile auprès d'une compagnie agréée. Pour assurer aux chefs de famille membres de leur personnel des ressources correspondant aux charges financières imposées par l'entretien de leurs enfants, les patrons s'habituèrent spontanément à se grouper en caisses d'allocations familiales. En prévision de la retraite, de très nombreuses sociétés de prévoyance, fréquemment aidées par les entreprises dont le personnel constituait les membres, ont toujours géré l'épargne collective des travailleurs. Cette formule mutualiste s'étendait aussi à l'assurance contre le risque de maladie ou d'invalidité.

Il y a seulement une quinzaine d'années que l'Etat a entrepris de coordonner, de généraliser et d'unifier, dans un plan de sécurité sociale de plus en plus vaste, l'ensemble de ces institutions de prévoyance.

En 1931, le régime des assurances sociales obligatoires pour les petits salariés entrait en vigueur. Il couvrait les risques maladie, invalidité et vieillesse. En 1932, le système des allocations familiales, jusqu'alors facultatif, était à son tour rendu obligatoire. Progressivement étendue à des catégories de plus en plus nombreuses de citoyens : agriculteurs, commerçants, artisans, travailleurs indépendants, la législation des allocations familiales a été la première dont l'évolution vers l'universalité annonça celle des autres branches de la sécurité sociale.

C'est l'assemblée consultative instituée auprès du gouvernement provisoire du général de Gaulle qui fut appelée à approuver le plan d'ensemble de la sécurité sociale française élaboré par les services de M. Parodi, alors ministre du Travail. Ce plan préparait les étapes d'une refonte et d'une unification totale de la sécurité sociale. Il s'exprima par l'ordonnance du 4 octobre 1945, qui a fixé l'armature du nouveau système. Quelques jours avant de se séparer, la première assemblée constituante à son tour votait unanimement la loi du 22 mai 1946, qui devait remplir ce cadre en étendant à l'ensemble de la population les charges et les avantages de la sécurité sociale.

Aux multiples caisses qui existaient en France jusqu'au 1er juillet 1946 (1) le législateur a imposé de fusionner dans le cadre départemental. Il ne dut subsister qu'une caisse primaire par circonscription, une caisse régionale par région et une caisse nationale de garantie. Il est toutefois prévu que des caisses d'allocations familiales (d'ailleurs uniques par région) seront provisoirement maintenues et que des caisses d'assurance-vieillesse seraient organisées. Les caisses uniques assureront ainsi la gestion de tous les risques et le service des prestations médicales, familiales, vieillesse, précédemment partagés. Corrélativement elles bénéficieront du recouvrement d'une cotisation unique de sécurité sociale qui restera, bien entendu, à la charge des entreprises et des salariés selon des proportions fixes. Les principales innovations sont l'incorporation de la prime « accidents du travail » à la cotisation patronale et l'unification du taux, qui était jusqu'alors très variable, des cotisations d'allocations familiales.

En même temps qu'elle imposait l'unification des caisses, la loi bouleversait les conditions dans lesquelles se trouvaient nommés les conseils d'administration de ces organismes. Alors que les lois de 1930 donnaient aux caisses d'assurances sociales la forme mutualiste et assuraient l'élection des conseils par des « assemblées générales », la loi de 1946 prévoyait que les administrateurs seraient désignés par les organisations syndicales représentatives des salariés et des employeurs. Les premiers disposent des trois quarts des sièges. Ils jouent donc un rôle prépondérant dans la gestion. Il a depuis lors paru préférable de les faire élire plutôt que désigner. C'est ainsi que le 24 avril auront lieu dans l'ensemble du pays des élections pour désigner les administrateurs des caisses.

On imagine aisément les difficultés qu'a suscitées et que suscite l'application d'une telle réforme. Ces difficultés ne sont pas moindres en ce qui concerne les caisses d'allocations familiales qui avaient conservé, de leur origine bénévole, un caractère proprement patronal. Elles sont devenues inextricables depuis qu'il s'agit de passer à la généralisation de l'assurance-vieillesse.

La loi du 22 mai a en effet prévu que tous les citoyens, salariés ou non et même ceux qui n'ont aucune activité professionnelle, doivent être progressivement intégrés au régime de sécurité sociale. La première étape de cette intégration a consisté à étendre, le 1er juillet 1946, l'assurance sociale obligatoire à tous les salariés, quel que soit le montant de leurs revenus (1).

La seconde étape a été franchie théoriquement le 1er janvier 1947. Depuis cette date tous les Français sont, en effet, assujettis à l'assurance-vieillesse obligatoire.

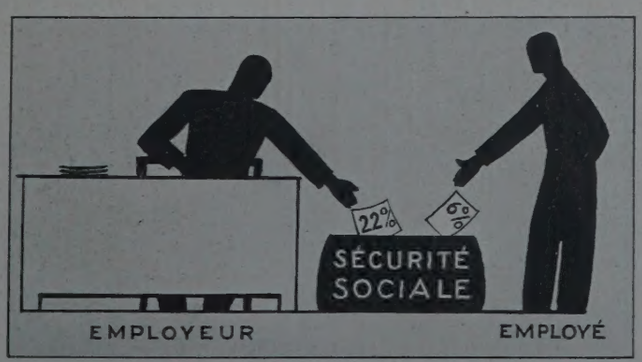
Tous les non-salariés doivent verser une cotisation calculée sur la base de 9 % de leur revenu imposable à l'impôt cédulaire : commerçants, artisans, agriculteurs, oisifs sont également visés. La limite des 120.000 francs étant applicable, il s'agit en général d'une cotisation de l'ordre de 10.800 francs par an. Celle-ci apparaît extrêmement lourde à la plupart des intéressés.

Aussi de nombreuses organisations syndicales de commerçants et d'artisans se sont-elles déjà prononcées contre une application précipitée du régime général de sécurité sociale. La Fédération des commerçants détaillants de France, la Confédération française de l'artisanat, l'Assemblés des présidents de chambres des métiers, la Confédération générale des petites entreprises se sont notamment élevées contre le chiffre de la cotisation. Elles ont surtout manifesté leur répugnance à s'intégrer dans un régime qui ne respecterait pas l'autonomie de leurs organismes mutualistes.

Cette tendance risque de mettre en échec l'application aux catégories de vieillards ayant appartenu aux professions précédentes du régime d'allocations qu'ils attendent. Comme l'a souligné récemment le ministre du Travail, M. Croizat, si les artisans et les commerçants refusent de cotiser il ne sera pas possible de verser les retraites prévues à la date du 15 mai, qui avait été choisie comme première échéance. Sans assurance-vieillesse obligatoire il ne peut y avoir d'allocations payées à la totalité des vieillards.

Les obstacles sont plus redoutables encore en ce qui concerne l'agriculture. L'institution de l'assurance vieillesse obligatoire s'y heurte à une incompréhension et à des impossibilités de financement presque insurmontables, surtout auprès des petits exploitants.

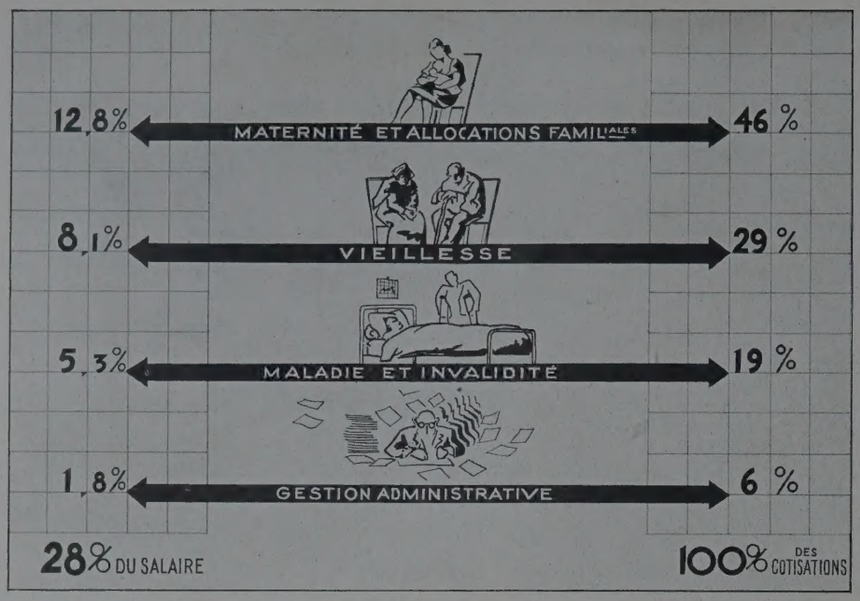
Quel que soit son désir de centralisation et d'unification le gouvernement s'achemine maintenant vers un aménagement de dispositions qu'il ne se sent pas en mesure d'imposer. Les catégories hostiles au régime général de sécurité sociale seront dotées d'un régime particulier comportant une gestion à la fois administrative et financière absolument indépendante. Toutefois, M. Laroque, directeur général de la Sécurité sociale, a prévenu les travailleurs indépendants qu'un régime autonome exigera certainement d'eux



Participation patronale et ouvrière à la Sécurité sociale.

(1) 599 caisses d'assurances sociales, 379 d'allocations familiales, 125 Cies d'assurances contre les accidents du travail.

(1) La cotisation est calculée sur la base de 120.000 francs par an lorsque les revenus réels excèdent ce chiffre.



Répartition des prélèvements effectués et des prestations accordées au titre de la Sécurité sociale.

des cotisations supérieures à celles du régime général. Il explique le fait par la durée moindre des cotisations dans des professions où l'on s'installe à trente ou trente-cinq ans et par la longévité plus grande des travailleurs indépendants.

Les résistances à la généralisation de la sécurité sociale ne sont pas seulement nées parmi les assujettis. Elles sont également très fortes dans le monde médical.

Les médecins reprochent au système de ruiner les rapports traditionnels du malade et du praticien et de transformer celui-ci en simple fonctionnaire. Déjà exprimées lors de l'institution des assurances sociales pour les salariés, ces observations ont été renouvelées avec de plus en plus de retentissement chaque fois qu'une catégorie nouvelle de clients s'est trouvée associée aux opérations des caisses d'assurance. Avec l'extension de la garantie à la totalité de la population, c'est évidemment une transformation profonde des conditions d'exercice de la médecine qui s'annonce.

D'autres milieux encore sont préoccupés par la généralisation rapide de la sécurité sociale. Outre les moralistes, qui déplorent la disparition de l'esprit de prévoyance et d'épargne individuel, les économistes ont fait entendre de nombreux avertissements. Pour eux, la charge de l'économie française dépasse sans doute sa limite de résistance.

D'après M. Marcel Tardy (*Le Monde* du 27 octobre 1946) notre revenu national, c'est-à-dire la valeur totale de notre production, qui représente quelque 2.500 milliards de francs par an, se compare à une charge sociale dépassant probablement 330 milliards. Celle-ci doit être financée par des cotisations qui ne se distinguent pas des prélèvements fiscaux, déjà excessivement lourds. Comme eux, elles risquent d'agir à la manière d'un frein sur l'activité productrice. Quoiqu'un régime de sécurité sociale ne soit rien autre qu'un système de péréquation des revenus individuels, il peut ainsi rompre l'équilibre économique.

Mais ces considérations ne sont que secondaires, malgré leur gravité, auprès de celles qu'inspire l'état de notre équipement médical et hospitalier. On se demande en effet comment celui-ci sera en mesure de faire face à un appel massif à l'assistance médicale sous toutes ses formes. Cet appel suivra inévitablement l'inscription à titre de prestataires gratuits de millions et de millions d'assujettis qui voudront tous récupérer sous forme de traitements et de médicaments les cotisations qu'ils auront l'obligation de verser.

On entend bien que la généralisation de l'assurance-maladie a été renvoyée par la loi au jour où notre production nationale dépasserait de 25 % celle de 1938. Ce délai, si large soit-il, sera probablement insuffisant. La transposition à l'intention de travailleurs indépendants et de non-salariés des règles de l'assurance sociale demandera une infinité de mises au point. Quant au régime de l'invalidité partielle, il pose, en ce qui concerne ces catégories, des problèmes que les meilleurs spécialistes reconnaissent insolubles.

Toutes ces particularités apparaissent de plus en plus nettement quand il s'agit de traduire dans les faits la décision théorique de généraliser à toute la population des mesures conçues pour les salariés. Il semble sage, dans ces conditions, de prévoir, pour l'assurance-maladie comme pour l'assurance-vieillesse, une transition plus douce entre l'ère de la prévoyance libre et celle de l'assurance obligatoire. Cette transition pourrait respecter, au moins provisoirement, les associations mutualistes des catégories les moins prêtes à s'adapter au régime général. Elle pourrait aussi, tout en orientant les institutions et les esprits dans le sens de la prévoyance collective, laisser aux individus le soin de choisir le moment et le mode de leur adhésion à un tel système.

Il n'en sera pas moins nécessaire de poursuivre et de hâter l'éducation des catégories réfractaires au régime général. Comme le disait le rapport introduisant le projet de loi de mai 1946 : « Les bouleversements profonds et rapides des situations sociales qu'amène l'évolution économique contemporaine ne permettent plus de limiter l'effet des législations de sécurité sociale à ceux qui apparaissent aujourd'hui économiquement faibles, *car nul ne peut plus être certain de se trouver dans une sécurité durable.* D'autre part, la réalisation d'un plan de sécurité sociale ne peut être satisfaisante et équitable que si elle englobe l'ensemble de la population, si elle repose sur une large solidarité nationale. »

De ce point de vue élevé il n'est pas surprenant que les horizons offerts aux sociologues excitent chez eux des émotions différentes. Le porte-parole le plus éminent de l'Administration du travail, M. Laroque, s'en est expliqué dans les termes suivants, qui tirent une philosophie des débats souvent confus auxquels assistent les Français. Ils expriment bien la position du problème et peuvent servir de conclusion à notre examen :

« Derrière les critiques, a écrit M. Laroque, il y a l'effroi de ceux qui sont habitués à un ordre de choses existant devant l'édification d'un ordre social nouveau. La vérité est que le plan français est un élément de la révolution nécessaire. Par delà les améliorations matérielles qu'il apporte il y a une révolution. C'est une révolution que nous voulons faire et c'est une révolution que nous faisons. »

ROGER MAUREL.

NATURE DES PRESTATIONS	MONTANT DES PRESTATIONS
Remboursement des frais médicaux	80 % en moyenne ; 100 % exceptionnellement.
— — pharmaceutiques.	80 ou 60 %.
Indemnité journalière de maladie	50 % du salaire moyen (maximum 200 francs).
Prestations d'invalidité (pensions)	30 à 60 % du salaire moyen des dix dernières années d'assurance.
Pensions de vieillesse (à 65 ans)	
après 30 ans d'assurance	40 % du salaire moyen des dix dernières années d'assurance.
de 15 à 30 ans d'assurance	15 à 40 % du salaire moyen des dix dernières années d'assurance.
Allocations de vieillesse (aux vieillards n'ayant pas cotisé)	de 12.000 francs par an (communes rurales) à 18.000 — — (région parisienne).
Allocations prénatales (assurées sociales)	20 % du salaire moyen, 9 mois.
Allocations de maternité	100 % frais médicaux et hospitaliers.
+ (si la mère est assurée sociale)	14 semaines d'allocations journalières, plus 13 journées de travail par mois (1 et 2 enfants) ou 19 journées (3 enfants et plus).
Allocations d'allaitement	mensuelles de 1.200 francs maximum (6.000 francs au total).
Allocations familiales 2 enfants	20 % du salaire moyen
— — 3 enfants	50 % — —
— — 4 enfants	80 % — —
— — 5 enfants	110 % — — etc.

Ce tableau indique la nature et le montant des prestations de la Sécurité sociale.

« *FRANCE-ILLUSTRATION* » *EN INDOCHINE* (*)

LA COCHINCHINE EN GUÉRILLA

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

A Saïgon, la pagode dédiée aux soldats indochinois morts pour la France en 1914-1918.

Cet embarquement dominical ne ressortait de la routine du grouillement et de l'impassibilité que par les képis blancs des légionnaires, eux-mêmes assez dénudés. Cela se passait au bout de la vieille jetée, entre la tache claire de Mytho et les flots du Mékong, si sales que les rafales de vent paraissaient travailler de la boue ; et, sur ce clapotis terne, arrêté au loin par une ligne de verdure abrupte, un soleil sans discrétion. J'avais recours au bateau du 3e Etranger, la route de terre étant alors plus ou moins coupée.

L'installation sur ce rafiot japonais se faisait dans une position cassée, à cause de l'exagération des statures européennes; bientôt apparut l'étrange méli-mélo propre aux convois, servant par charité ou par recommandation de fourre-tout humain. Ainsi, à côté de ce vieux couple annamite raidi sur ses chaises — par contraste à Monsieur, demeuré local en dépit de ses perfectionnements vestimentaires

(*) Voir *France-Illustration* du 8 mars 1947.

à l'occidentale, Madame faisait très douairière Saint-Germain — un soldat plaisantait avec sa congaï, d'ailleurs étendue sur un luxueux lit de camp. J'étais encadré par deux légionnaires fort différents : à ma gauche, pelotonné parmi des sacs pour une lecture totale, un jeune garçon révélait ses origines bourgeoises par ses extrémités, sous forme d'une cigarette secouée avec un ennui de bonne éducation, et surtout de chaussures de grande maison ; à ma droite, un vieux grognard barbu et rouge, qui cassait acrobatiquement la croûte à cause de l'absence d'un bras, portait sur sa poitrine une kyrielle de médailles. Le pont était rapidement devenu un puzzle d'hommes dans les fonctions de la patience.

Enfin — tout étant prêt — les officiers, munis de galons métalliques et de quelques épouses, se dirigèrent avec une certitude aveugle vers des chaises longues réservées et firent conversation.

Pendant ce temps le bateau était parti ; durant des heures ce ne fut que de l'eau et des berges — une sorte d'immensité réduisant les mondanités et les fonctions militaires au simple sentiment de la fatigue, presque de l'inutilité. Tout à coup, à cause de quelques ombres blanches sur une rive et de fumées près d'une pagode, un fébrile remue-ménage hérissa de fusils tout le bâbord : les légionnaires, agenouillés, le doigt sur la gâchette, avaient déjà des visages de combat. « Ne tirez pas, ne tirez pas ! hurla un capitaine — le plus haut gradé — ce ne sont peut-être pas des viet-minh. » Déjà les formes suspectes s'étaient anéanties dans la verdure, et le roquet d'une femme d'officier aboya, avec retardement.

« On ne sait pas, comme toujours », commenta alors le légionnaire-ancêtre, qui poursuivit ainsi son cours devant ma mine intéressée : « Le malheur de cette guerre est l'absence d'ennemis — on ne voit jamais que de braves nha-qué dans leurs rizières, faisant leurs gestes éternels en toute impassibilité. Les viet-minh ont des « trucs » de pirates pour disparaître : certains se fourrent dans les mares, avec simplement un bambou pour respirer. Ce sont d'ailleurs des maîtres en camouflage ; chaque village s'est creusé une cachette souterraine, que nous sommes bien incapables de repérer, même avec des indications aussi précises que : dans telle cour, sous tel arbre, etc. Leur tactique repose sur la non-existence : ils emportent même leurs morts. »

Le jeune légionnaire, provisoirement distrait de sa lecture, trouva quelque exagération à ces paroles — car il avait de nombreuses fois rencontré des viet-minh.

« Certes, jamais quand les troisièmes bureaux, précisa-t-il, montent des « opéra- » tions » selon les règles, par la combinaison savante de débarquements inopinés, de raids de blindés et de pataugeages de fantassins : en ce cas, on aboutit généralement à la capture, au profit des deuxièmes bureaux, de tracts sur l'agonie du capitalisme ou sur la Commune de Paris, sans compter des kilogrammes de formulaires marqués de l'étoile jaune. Par contre — et dans les mêmes endroits — les patrouilles se heurtent à des centaines d'énergumènes hurlant et mitraillant, en sorte qu'il ne reste plus qu'à décrocher d'urgence. En somme, cette guérilla se pratique selon leurs méthodes, et non pas les nôtres : nous en sommes encore réduits au vide ou à la surprise. »

C'est alors qu'un sous-lieutenant me fournit les données :

« Le problème est l'anéantissement de cet appareil militaire, fabriqué avec des règlements français, des cadres japonais, de l'organisation communiste et des armes de toutes provenances : c'est ainsi que la Cochinchine constitue les 7e, 8e et 9e régions militaires de la République du Viet-Nam, qui, sous le commandement de Nguyen Binh, « commis- » saire aux armées du Nam-Bo et du Comité » de résistance de la zone sud de l'empire viet- » namien », comportent une trentaine de régiments appelés shi-doi. La discipline militaire est marquée par un certain nombre de formules, qui punissent de mort le recul, la mauvaise interprétation des ordres et la fomentation des complots ; cependant, le loyalisme est entretenu par des commissaires politiques qui doublent les colonels, grâce à un bachotage basé sur des impératifs de cette nature : « Ne vous faites pas vacciner, parce » que les vaccins français diminuent la valeur » combative du vietnamien. » Enfin, cette armée possède les compléments nécessaires, comme des tribunaux spéciaux, et surtout des écoles militaires, qui ne font que des officiers à grade élevé, à cause de la qualité viet-namienne : aussi est-elle en mesure de soutenir l'administration à la fois abondante et pourtant invisible du parti.

» Sous cette apparence constituée il n'existe que de grosses bandes organisées pour l'exploitation des succès de chefs heureux, rapidement pourvus de légendes, comme le fameux Bernard — exactement Bernard Trauch, le métis abandonné par son père français et renié par les Blancs, quelques mois après son premier exploit : la capture d'un poste en sieste par un paisible sampan qui avait accosté pour quelque formalité — la Cochinchine fut soumise à une telle inflation de Bernard que le personnage original avait rejoint l'anonymat. D'autres recourent à des talents plus mystérieux, comme ce bonze de feu — un ancien bagnard à la fois mage et guérisseur — et surtout Hin Fu So, le chef de cette secte wa ho qui a fanatisé les pauvres villageois du bas Mékong par un étrange dosage de spiritualisme, de sorcellerie et de sacrifices humains ; et bien qu'Hin Fu So soit fou et surtout ne reconnaisse aucune autorité il a sa place d'honneur dans toute la hiérarchie des comités. Et cependant, ces « grandes compagnies », qui ne pratiquaient au début que la ruée et le coupe-coupe, en sont parvenues maintenant aux engins automatiques, aux coups montés et aux retraites stratégiques — grâce à la contrebande en armes et aussi en hommes : il existe des états-majors et des techniciens en location, formés par des « conventionnels » tonkinois, des officiers japonais, qui portent parfois l'uniforme impérial, et des Allemands qui désertèrent — en petit nombre d'ailleurs — dans l'espoir de gagner un jour la Chine. La situation pourrait bien être pire, sans leur goût de la paperasserie et surtout leurs divisions internes.

» Toutes les formations « résistantes » ont bien composé un front viet-minh, sous le commandement du Tonkinois Nguyen Binh ; mais celui-ci est obligé maintenant de délaisser ses fonctions de généralissime régulier — en dépit de nombreuses rédactions stratégiques, terminant des colonnes entières d'objectifs par l'assurance : nous vaincrons — au profit du métier de condottiere. Dans sa répression des désobéissances, il est des traits dignes des chroniques italiennes. C'est ainsi qu'il accueillit récemment un de ses lieutenants favoris par ces mots : « Alors, as-tu assez de piller et de » tuer ? Tu sais ce que tu dois faire » ; et comme l'homme lui tendait son revolver,

Un projectile vient d'éclater derrière cette patrouille fluviale.

Dans la région de Cantho, des recrues de France construisent un poste...

Nguyen le repoussa, pour qu'il s'opérât lui-même — c'était un gêneur.

» Devant le raidissement français et l'arrivée des renforts, le front viet-minh se dissocie : les caodistes ont fait sécession, en dépit d'effroyables menaces de massacres. Les bandes nationalistes, effrayées à leur tour par le communisme, pensent à un compromis avec les Français, en sorte que Nguyen a déjà tenté l'assassinat de leur chef Maoi Tri ; il n'est pas jusqu'aux pirates de Bin-Xuyen — ceux qui défilèrent en septembre 1945 dans les rues de Saïgon sous la bannière : pirates de Bin-Xuyen — qui ne désirent une soumission honorable, afin de jouir de fortunes acquises dans des indulgences pour le ravitaillement de Saïgon ; mais les Français accepteront-ils l'oubli des forfaits présents et surtout passés, car ces pirates sont des libérés de Poulo-Condor ? Ainsi, Nguyen ne peut compter absolument que sur les troupes purement viet-minh. Il est vrai qu'elles ont l'exclusivité de l'immense Ouest cochinchinois — avec les waho — à cause du problème agraire. »

Pendant cet exposé s'étaient détachées de la verdure quelques maisons blanches le long d'un quai — c'était la ville de Ving-Long, siège de ce 3e Etranger qui, pendant des mois, avait tenu toute cette région aquatique d'entre Mékong et Bassac — 3.000 kilomètres carrés et plus d'un million d'habitants — avec quelques centaines de combattants. Dès le lendemain je repartis pour Cantho, la capitale de l'Ouest et la seconde ville de Cochinchine.

UNE ARMÉE NOUVELLE

A Cantho, un officier de ce 43e R. I. C. chargé de tout le Transbassac m'emmena en tournée, en un convoi réduit à trois jeeps armées. Tout d'abord nous nous enfonçâmes dans un pays assez découvert, où le vent jouait sur les immensités vertes et jaunes du riz en des effets de Beauce ; cependant, la route longeait obstinément une sorte de canal dont les flancs boueux étaient enfouis dans l'exubérance végétale. C'était la marée basse, en sorte que les sampans, aperçus à travers la frondaison décorée d'énormes fleurs artificielles et d'informes fruits en toc, rampaient dans une rigole visqueuse. Parfois une pagode dans un bosquet de bananiers ou une série de paillotes, produisant l'habituel contingent d'enfants nus et de femmes accroupies. Puis toute la contrée fut envahie par des étangs et des bois — et la chaussée faisait des dos d'âne en franchissant les arroyos. En opposition aux couleurs trop vives apparut une plaque brûlée — de la terre dénudée émergeaient des restes d'arbres et d'habitations. La route, remplie de coupures mal comblées, était bordée de troncs abattus et de poteaux télégraphiques grotesquement tordus ; une carcasse de voiture était parquée dans le fossé. « Nous sommes en pleine région viet-minh, me glissa le mitrailleur arrière ; l'affaire s'est passée il y a un mois — nous avons eu deux tués. » Il m'expliqua alors la technique de l'embuscade : « Cela a lieu d'habitude le long d'un bois, souvent près d'un pont ; quand le convoi arrive sur la coupure, une mitrailleuse placée de face, parfois à même la chaussée, tire sur la voiture de tête — en même temps, des armes automatiques, cachées dans les fourrés de bordure, ouvrent le feu sur les autres véhicules d'escorte ; après quelques secondes, c'est la ruée hurlante de centaines d'individus brandissant des pistolets ou même des couteaux : il suffit d'avoir le sang-froid de riposter dans le tas, c'est une boucherie dans la fumée, au milieu des détonations et des vociférations. Dès lors — le demi-tour étant impossible parce qu'une coupure a été faite entre temps à l'arrière — il ne reste plus qu'à engager un duel à distance jusqu'à l'arrivée des renforts, qui sont souvent retardés par d'autres embuscades. Et pourtant, malgré ces préparatifs minutieux, je ne connais qu'un convoi détruit — on s'en tire avec plus ou moins de pertes... Je ne sais comment, reprit-il, mais même les blessés en sang ont la force de se dresser pour lancer leurs grenades au moment de l'assaut viet-minh : il est vrai que personne ne tient à être découpé. »

Les postes sont des univers cloîtrés dans l'immensité hostile, où quelques Blancs font retraite au milieu du bariolé des tirailleurs et des partisans, qui vivent en famille ; à côté des cellules européennes, d'une austérité de tradition, où cependant l'ennui conduit parfois à un confort représenté par un vase presque chinois, la salle indigène fait caravansérail. Ce sont de petites casernes où les différenciations sont atténuées par la similitude des journées. Cependant, il en existe toute une gamme, depuis les établissements luxueux installés dans d'ex-bâtiments publics jusqu'aux enceintes de bambou, comme celui que construisaient les jeunes renforts qui m'offrirent « un coup de coco » — il s'agissait de noix. Leur réseau couvre le Transbassac, comme un filet aux mailles trop lâches. Sauf surprise, ils ne peuvent être pris, mais, sauf accident, ils ne peuvent rien prendre, pas même le Viet-Minh, qui suffit à terroriser le village voisin. C'est ainsi que dans la pointe de Camao, en pleine forêt de palétuviers, à des journées de sampan de Cantho, des postes sont dans une situation de siège semi-permanent, si habituelle qu'elle rompt à peine la monotonie de l'existence. « C'est presque de la prison, me confia le mitrailleur de la jeep ; on ne vit plus que dans l'attente de l'extérieur, pour échapper à la fatigue du même horizon, des mêmes visages. » D'ailleurs, des chefs de poste m'ayant parlé du dénuement de leurs hommes en matière de distractions, je crois que les lecteurs de *France-Illustration* pourraient très utilement envoyer des livres, des phonographes, des disques, des jeux et bien d'autres choses à ces jeunes soldats : ils n'ont qu'à adresser leurs paquets à M. le colonel commandant le 43e R. I. C., secteur postal 50.288, en Indochine.

Après plus d'un an de cette guerre du Transbassac, basée sur le convoi et le poste, les Français contrôlent les villes et circulent sur les routes — la campagne est ennemie, au point que les opérations engagées depuis l'arrivée des renforts se déroulent presque dans la banlieue de Cantho ; ces maigres résultats ont été obtenus par le sacrifice — mort ou disparition — de 172 Français et de 217 indigènes, sur un effectif régimentaire d'environ 2.400 hommes.

Les soldats de Cochinchine sont fiers de la tâche qui leur est confiée, ils mettent presque de la provocation à glorifier leur mission. « Ce que nous faisons est utile — pourquoi ne le comprend-on pas en France ? » est la question qu'ils posent volontiers. Ces anciens F. F. I., qui se sont formés dans le libre consentement, seraient donc des dupes en cas d'erreur ; aussi ne croient-ils pas à l'erreur. Ils ne sont pas là par soumission, mais par une indépendance qu'ils s'empressent de marquer à l'extérieur, en un débraillé voulu : c'est presque une esthétique de l'efficacité, pour gens sans vantardise « qui font leur boulot ». Les familles spirituelles étant largement exprimées par une gamme de chapeaux qui s'étend du feutre

…rotéger le génie, qui, sous le feu de l'ennemi, répare un pont détruit par le Viet-Minh.

Des tirailleurs progressent dans les hautes herbes, à la lisière d'un bois.

cow-boy et de la casserole en toile jusqu'au calot ton sur ton, sans compter les innovations particulières (le képi seul étant tacitement proscrit, sauf à la Légion), le reste de l'habillement est d'une négligence étudiée : culottes et chandails sans forme et sans couleur. En ces défroques il y a une apparence de fer, traduite non plus par les prospérités du teint et de l'embonpoint, mais par la vigueur nerveuse des gestes : le poil est cultivé en colliers soulignant l'anguleux des traits. Ayant mis au rancart toutes ces vieilles règles de l'hygiène coloniale qui aboutissent à l'impuissance, ils vivent dans l'intensité physique, les inaptes à ce régime ayant formé les rapatriés sanitaires. Hâlés et maigres, avec des gestes d'artisan pour leur « chose » — mitrailleuse jumelée ou canon — ils font la guerre avec l'esprit du sport. Aussi, les vieux « marsouins », toujours dominés par les réflexes de respect et de docilité, accusent ces jeunes — trois ou quatre campagnes seulement ! — de défauts révolutionnaires, comme d'indiscipline et d'égoïsme : à vrai dire, ils portent l'empreinte de la Résistance. L'obéissance, ne provenant plus de la seule autorité, mais de la nécessité reconnue passe de l'absolu dans le travail à la familiarité camarade dans la détente : désormais l'officier doit s'imposer lui-même, par un mélange bien dosé de supériorité technique et de compréhension humaine. Par ailleurs, le dévouement s'étend surtout à la petite bande ; dans certaines sections, le recrutement est d'un particularisme curieux, correspondant à l'itinéraire de la campagne de France : j'ai rencontré ensemble cinq garçons d'une même maison. La solidarité regagne en profondeur ce qu'elle perd en superficie.

Les officiers, suffisamment rajeunis pour qu'une quinzaine d'années séparent les aspirants du commandant en certains bataillons, ont accepté une évolution, qui les ramène sur le plan du soldat pour la nourriture et l'habillement — avec plus de réserve sur ce dernier chapitre. L'esprit des temps s'est marqué en des nouveautés, comme des matches de football entre une équipe cadres et une équipe troupes. Mais ces officiers, emportés eux aussi par un dynamisme nouveau qui, par le rajeunissement des traditions, transforme les popotes en cercles d'analyse progressiste, parviennent peu à peu au galon dépourvu de condescendance sociale, comme montrent désormais leurs formules de louange; et pour parler de ces jeunes « frondeurs et jouisseurs » — leurs compagnons de bataille depuis des années — ils disent simplement « ce sont de chic gars », portant ainsi le changement jusque dans la terminologie ; ces mots amènent en général au développement suivant : « Alors que nous autres officiers ne faisons que notre métier dans ce pays, ces soldats, qui ne furent que plus ou moins volontaires, sont des sacrifiés ; peu à peu, par le jeu automatique des années et de la distance, ils deviennent de ces « réprouvés », sans place pour une société normale : ils ne savent que le combat. D'où une amertume profonde devant le lourd ensemble d'incompréhension générale, d'abandons particuliers et de manquements officiels — et cependant, les tâches les plus dures sont toujours faites. » En effet, la consolation de ces jeunes « anciens » est l'utilité — ils croient en eux-mêmes.

Ainsi l'Indochine est le chantier d'une armée nouvelle, nullement à base de mercenaires ou de prétoriens, mais formée simplement de bons ouvriers ; désormais, chacun est obligé de « comprendre » — chacun a été placé devant le dilemme de la force et de la bienveillance devant ces nha-qué toujours suspects : dans le corps expéditionnaire, le vieux bon sens classique à base d'astuce a disparu au profit de qualités plus humaines.

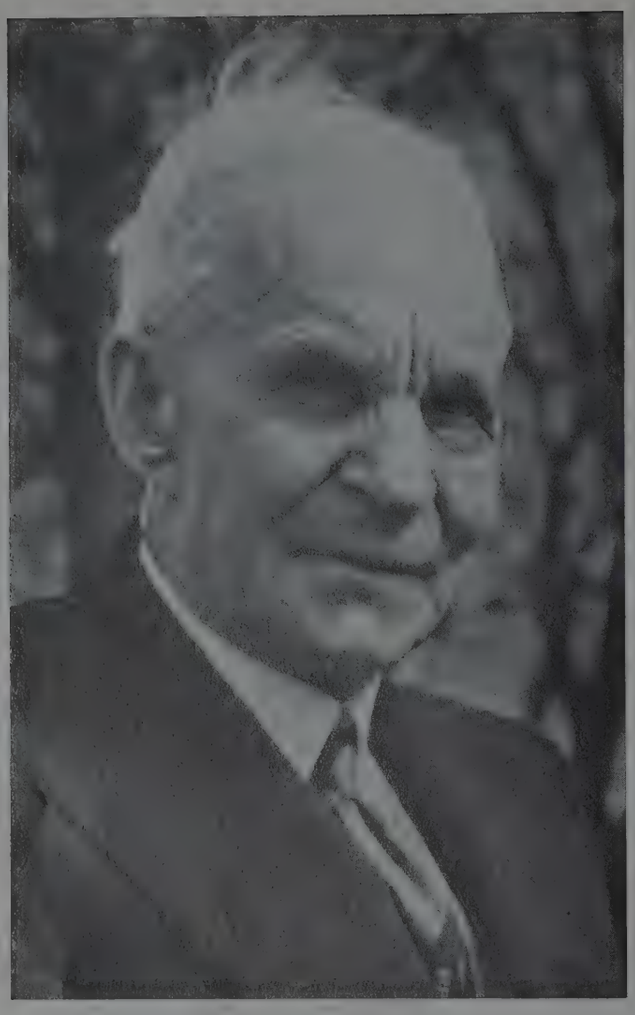
(A suivre.)

Sur le Mékong, dans ce paysage d'une sérénité trompeuse, à l'entrée de pauvres cases sur pilotis, des petits Cochinchinois, insouciants du danger, savourent avec délices leur bol de riz.

LE VIET-MINH DÉTRUIT LES PALAIS DE HUÉ

On vient d'apprendre en France de quelle façon furent détruits les palais impériaux de Hué, merveilleux spécimens de l'art annamite des XVII[e] et XVIII[e] siècles, se rattachant au groupe chinois. Alors que les troupes françaises venant de Tourane approchaient de la ville pour dégager notre garnison qui s'y trouvait encerclée, des éléments du Viet-Minh pénétrèrent dans l'enceinte des palais impériaux et pillèrent, incendièrent et firent sauter l'un après l'autre les divers monuments. Ce sacrilège, qui prive l'Indochine de richesses inestimables, dont nous reproduisons ci-dessus quelques photographies prises peu avant cet attentat, a profondément frappé la population annamite tout entière.

Photographies Alliance Photo et A. E. C.

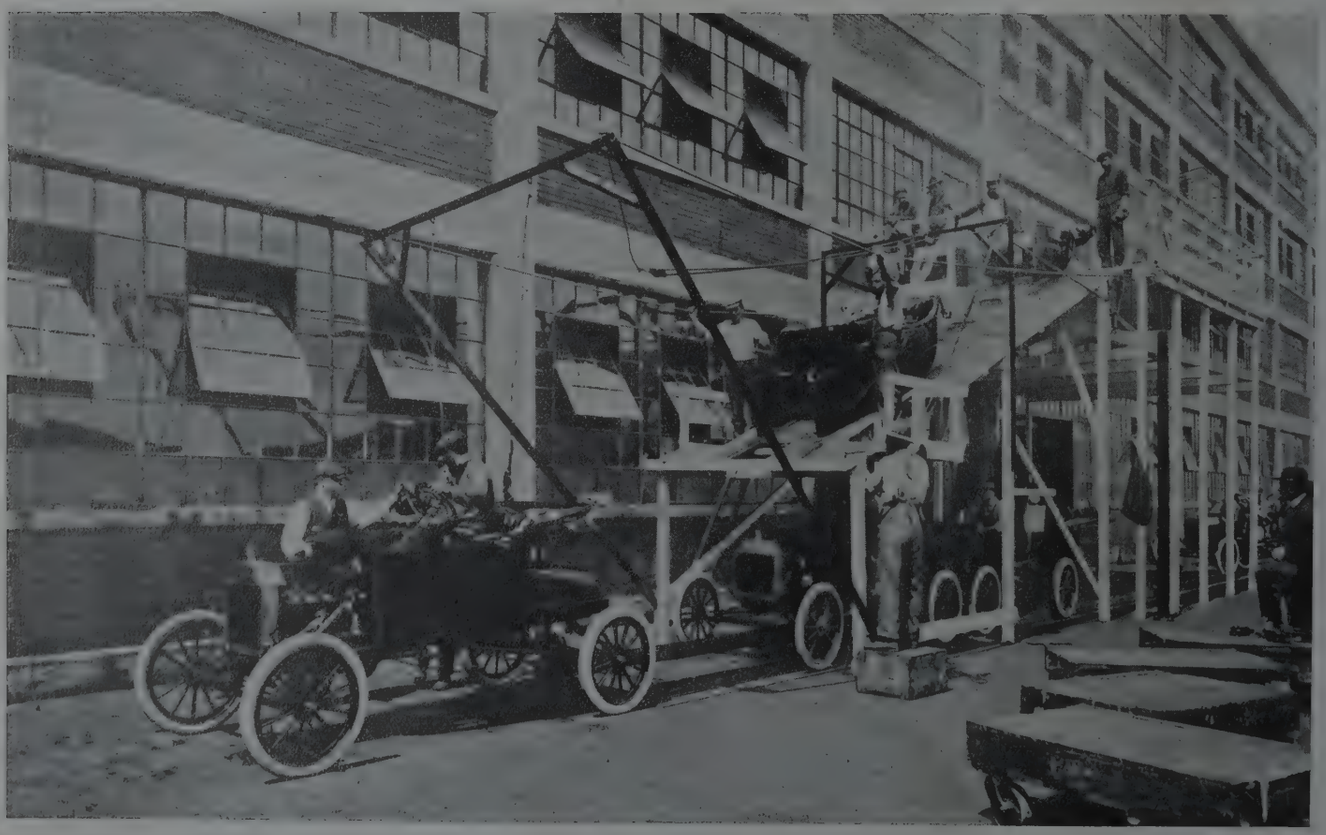


Un des derniers portraits du grand constructeur.

HENRY FORD EST MORT

L'un des plus célèbres constructeurs d'automobiles du monde, Henry Ford, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans, au terme d'une vie qui est un véritable roman et en même temps le symbole d'un des aspects les plus caractéristiques de la civilisation américaine : la fabrication en série. Fils d'un riche fermier du Middle West, Ford est né près de Deabord, le 30 juillet 1863. Dès le plus jeune âge il a le don de la mécanique et passe la plupart de son temps à bricoler, tout en suivant les cours d'une petite école de campagne et en aidant son père aux travaux des champs. A dix-sept ans il part pour Détroit et se fait embaucher aux ateliers de voitures de Michigan, où il gagne 1,10 dollar par semaine. Cela ne lui suffisant pas, il quitte cette compagnie six jours après y être rentré pour un atelier de fonderie où il gagne 2,50 dollars par semaine. Mais à ce moment son père le rappelle, lui demandant de venir l'aider à exploiter la ferme familiale. Alors, tout en travaillant aux champs, il étudie un projet de moteur à essence, suit les cours d'une école commerciale et courtise la fille d'un fermier voisin : Clara Bryant, qu'il épouse en avril 1888. En 1893, son moteur est achevé et, en 1896, il perce un trou dans le mur de sa ferme pour permettre à sa première voiture de sortir. Cinq ans plus tard Ford est ingénieur en chef de la Compagnie Henry Ford, mais il se fâche avec ses actionnaires, qui ne veulent pas le croire lorsqu'il prétend qu'il faut construire une voiture bon marché. En 1903, il trouve de nouveaux commanditaires et la Ford Motor Compagnie est fondée : capital 100.000 dollars... il n'y en a, il est vrai, que 28.000 de versés ! Pourtant la nouvelle société sort une voiture qui est vendue 850 dollars, et c'est le succès. Les modèles se succèdent alors à une cadence rapide, et au moment de la première guerre 500.000 Ford sont en circulation. En 1924, plus de dix millions de voitures, dont le prix a été abaissé à 260 dollars, sont sorties de ses usines. Huit ans plus tard naît la V-8, puis c'est Pearl Harbour et la construction de la formidable usine de Willow Ren, où sont construits les bombardiers B-24 Liberator. Alors que la production de guerre bat son plein, Edsel Ford, qui avait succédé à son père, meurt et « Old Henry », malgré son âge, reprend le poste qu'il avait quitté vingt-cinq ans plus tôt. En 1943, pourtant, il démissionna et son petit-fils Henry Ford II, « Young Henry », lui succède. Il a vingt-huit ans.

Henry Ford vient donc de mourir. Il laisse ses usines, sa compagnie de chemin de fer, ses bateaux, ses aciéries, ses mines de fer et de charbon, ses plantations de caoutchouc et de soja. Il laisse aussi le souvenir d'un grand américain et d'un homme qui fut aussi dur à la peine que le sont ses voitures.



Vue prise en 1913 de la fin d'une chaîne d'assemblage des fameuses voitures Ford modèle T.

A LA RECHERCHE DE L'AMÉRIQUE DISPARUE (*)

LES CIVILISATIONS DU CENTRE DU MEXIQUE

par HENRI LEHMANN
chargé du Département d'Amérique du Musée de l'Homme.

Tula. Bas-relief d'un guerrier. Art typiquement toltèque.

Nous avons étudié, dans un précédent article, la civilisation, assez homogène dans son ensemble, des Mayas. En passant en revue les autres civilisations qui existaient au Mexique avant la conquête par les Espagnols, nous ferons des sauts vertigineux. Les peuples qui ont habité le centre du Mexique, les côtes de l'Atlantique, la région d'Oaxaca différaient beaucoup entre eux par leurs coutumes, leurs styles, leur genre d'existence et leur conception de la vie.

Chez eux comme chez les Mayas, l'art et l'architecture sont au service de la religion. On représente le dieu qu'on vénère sous des formes déterminées : chez les Mayas, Cháak, le dieu de la pluie, est caractérisé par son nez énorme; Tlaloc lui correspond dans la vallée de Mexico; il est figuré tantôt avec de grandes lunettes rondes, tantôt avec quatre grands crocs sortant de la bouche. Tout récemment, on a découvert près de Mexico, sur l'emplacement de l'ancienne nécropole précolombienne Teotihuacán, une série de fresques qui lui sont consacrées ; elles couvrent les murs de la chambre principale d'un bâtiment ; au centre de la composition est reproduit le paradis de Tlaloc, le Tlalocan, qui rappelle l'Hadès des Grecs : il y a dans le Tlalocan, comme dans l'Hadès, un fleuve qu'il faut franchir pour avoir accès parmi les défunts qui chantent les louanges du dieu ; des personnages pleurent, d'autres, plus heureux, portent des branches fleuries et ont devant la bouche les typiques volutes de la parole ; des scènes représentent la confection de la « tortilla », sorte de galette de maïs, aliment de base des Indiens, aujourd'hui comme alors. Sur les murs extérieurs, des prêtres se suivent en procession :

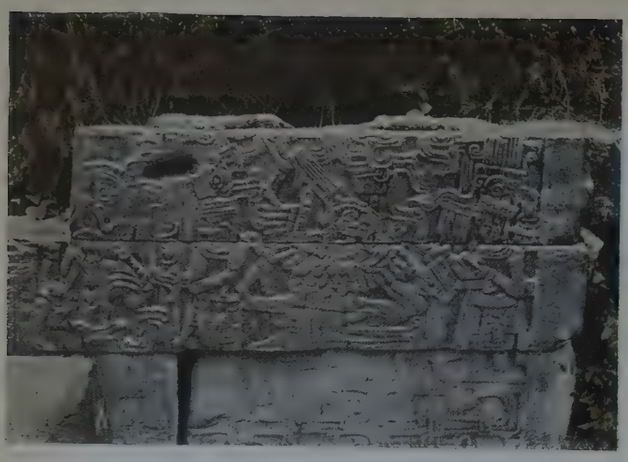
(*) Voir *France-Illustration* du 5 avril 1947.

Tula. Tête d'une statue de 4 mètres de haut trouvée à l'intérieur de la pyramide.

ils portent d'énormes coiffures de plumes et des vêtements richement ornés. Le dieu lui-même figure dans une autre fresque, en position hiératique.

Ces fresques sont d'une importance capitale pour la connaissance de la civilisation précolombienne, car ce sont les premiers témoignages d'un art qu'on ne connaissait qu'à peine à travers les codex conservés dans plusieurs

Tula. Place du « Jeu de Pelote ». Deux équipes prenaient part à ce jeu, qui était d'ordre rituel. On lançait la pelote avec les hanches ou les genoux, jamais avec les mains.



El Tajín. Relief du « Jeu de Pelote » représentant une divinité avec masque d'oiseau.

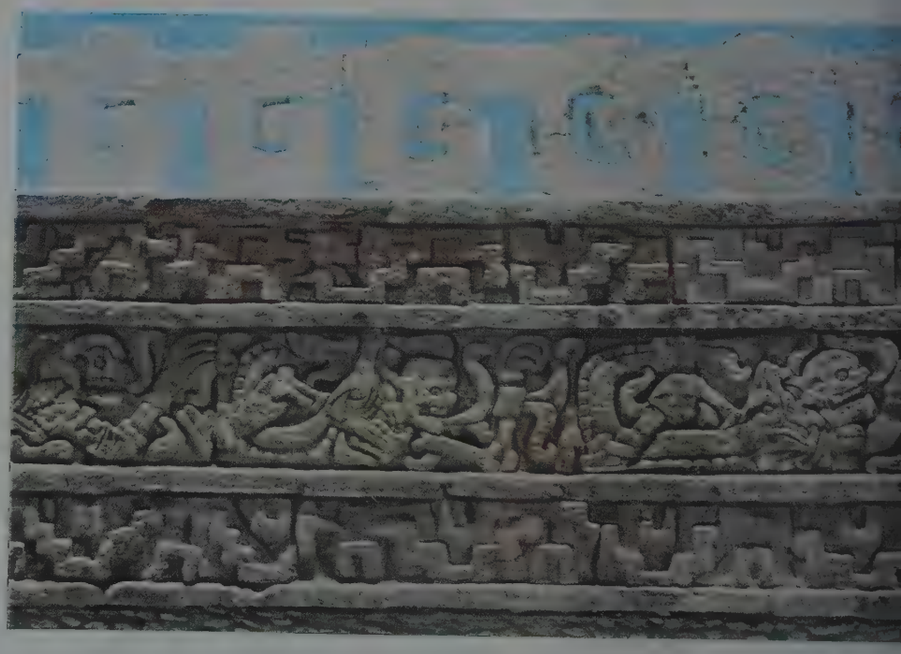
El Tajín, centre de la civilisation totonaque. Pyramide avec niches représentant les jours de l'année.

musées d'Europe et sur quelques poteries de moindre importance. Les fouilles ont été poursuivies il y a deux ans dans une construction de Teotihuacán nommée Tetitlan ; le résultat n'en a pas été moins important : on y a découvert de nombreuses fresques sur les murs des différentes chambres ; plusieurs sont purement décoratives, mais celle de la chambre principale se distingue par une conception presque surréaliste digne d'un artiste contemporain : plusieurs paires de mains de taille différente, traitées avec réalisme, ressortent sur un fond très stylisé ; les ongles sont peints en rouge. (Nos experts de la mode n'ont, on le voit, rien inventé !)

Quels sont les auteurs des fameuses pyramides de Teotihuacán et de ces peintures sensationnelles ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que les fouilles réalisées en plusieurs endroits prouvent que ce ne sont pas les Toltèques, comme on l'avait cru jusqu'ici. Teotihuacán date du début de notre ère, époque de beaucoup antérieure à la civilisation toltèque. Le légendaire Tollan, qu'on avait à tort identifié avec Teotihuacán, n'est autre que Tula, et Tula est, définitivement, la patrie des Toltèques. Tula fut florissante du X^e^ siècle au XII^e^ siècle, époque à laquelle les Toltèques commencèrent la conquête de Chichén-Itzá sur la presqu'île de Yucatan. Le rapport entre les Toltèques de Tula et ceux de Chichén est établi par la parenté de style des sculptures des deux localités. Les guerriers en bas-reliefs qui décorent les piliers de la pyramide de Tula sont les frères de ceux du Temple des Guerriers de Chichén. Et le Kukulkan, le serpent à plumes que nous avons vu dans le Temple des Tigres, à Chichén, n'est autre que le Quetzalcoatl des Toltèques, le dieu civilisateur ; celui-ci apparaît aussi comme l'étoile du matin, car, selon la légende, il venait de l'Est. Rappelons en passant que les Aztèques prirent Cortez pour une incarnation de ce dieu parce que, comme lui, il venait de l'Est et que cette croyance contribua pour beaucoup à la facile conquête de Mexico par les Espagnols. Quetzalcoatl apparaît encore comme dieu du vent ; il est alors surnommé Ehecatl (vent). La pyramide de Calixtlahuaca lui est consacrée ; elle est circulaire, forme assez exceptionnelle, connue surtout parmi les Tarasques. On a trouvé devant le temple la statue d'un Quetzalcoatl-Ehecatl, de type aztèque. Cette pyramide est exposée aux vents qui soufflent avec véhémence dans ces régions pendant plusieurs mois de l'année ; il est donc probablement correct d'appeler ce monument « Pyramide de Quetzalcoatl-Ehecatl ».

Il est plus difficile de se prononcer sur les habitants de Xochicalco, ruines situées à l'ouest de Mexico. Xochicalco est surtout connu pour sa pyramide. Des fouilles ont été entreprises depuis plusieurs années, mais elles se sont limitées à deux ou trois monuments. La zone est très vaste, et les nombreux monticules qui s'étendent à perte de vue permettront de longues investigations archéologiques. La pyramide est relativement petite ; trois de ses côtés sont décorés d'une frise de bas-reliefs représentant d'énormes serpents disposés deux par deux, les queues au centre et les gueules largement ouvertes vers

La zone archéologique de Teotihuacán, avec la Pyramide du Soleil.



Tula. Détail du « Coatepantli » (Mur aux Serpents). Frise de crânes en relief peint.

Xochicalco. Frise de la pyramide. Personnage « mayoïde ».

Teotihuacán. Détail d'une fresque de Tetitlan. Remarquer les ongles rouges des deux mains.

Teotihuacán. Une fresque à Tetitlan, représentant le dieu de la pluie, chef-d'œuvre de la peinture précolombienne.

Teotihuacán. Une fresque à Tepantitlan, représentant un « Tlaloque », prêtre du dieu de la pluie.

Teotihuacán. Tepantitlan. C'est en dégageant ces ruines qu'on a découvert les fresques.

l'extérieur. Dans les lobes des serpents, au-dessus et au-dessous, se trouvent des personnages assis en tailleur; ils sont de type mayoïde, avec le front fuyant dû à une déformation artificielle du crâne, comme les personnages de Palenque.

Il y a là un mélange d'éléments mayas (les personnages) avec des éléments nahuas (si nous pouvons ainsi classer les serpents par analogie avec ceux du temple de Quetzalcoatl, à Teotihuacán). Ce même mélange se retrouve dans trois groupes d'hiéroglyphes découverts à côté de l'escalier qui monte à la plateforme de la pyramide : le premier groupe est maya (hiéroglyphe et chiffre maya), le second est nahua (hiéroglyphe et chiffre nahua), le troisième est une combinaison des deux (hiéroglyphe nahua et chiffre maya). Ces hiéroglyphes sont des dates, et ils représentent sans doute la correction du calendrier : le calendrier maya aurait été remplacé par le calendrier nahua. mais le système de numérotage maya aurait été conservé.

Xochicalco a aussi son Jeu de Pelote. La place de ce jeu affecte la même forme que celle de Tula : même inclinaison des murs, même disposition des anneaux par lesquels la pelote devait passer (à Tula, les anneaux n'ont pu être retrouvés). La place de Chichén-Itzá est plus grande et les murs en sont verticaux. On trouve un Jeu de Pelote dans toutes les cités archéologiques, à l'exception de Teotihuacán ; c'était un jeu rituel dont le résultat était l'occasion d'oracles et d'augures.

Franchissons maintenant d'un bond la distance qui nous sépare de la côte de l'Atlantique pour visiter les monuments totonaques. Le lieu nommé « Tajín » (tonnerre) par la population avoisinante semble avoir été le principal centre des Totonaques. Le bâtiment le plus important du « Tajín » est une grande pyramide sur le côté est de laquelle un escalier a été ajouté à une époque postérieure. Fait caractéristique : les quatre côtés de cette pyramide sont couverts de niches, dont le nombre s'élève à trois cent soixante-cinq ; de là à conclure que ces trois cent soixante-cinq niches correspondent aux trois cent soixante-cinq jours de l'année, il n'y avait qu'un pas, et c'est l'interprétation adoptée par la plupart des archéologues. C'est qu'en effet le système du calendrier était très développé chez tous les peuples du Mexique ; ils comptaient par cycles — à comparer à notre siècle — de cinquante-deux ans, chaque cycle étant divisé en quatre quarts de treize ans. Or, les niches de la grande pyramide de Tajín sont réparties sur les quatre côtés, qui correspondent aux quatre directions. Dans cette zone totonaque, le chiffre quatre se retrouve très fréquemment. C'est une des principales régions du mât de cocagne, où le danseur, perché sur une étroite plate-forme, à 30 mètres de haut, saluait aux quatre points cardinaux avant de commencer son exploit dangereux. Les « voladores », qui se lançaient dans l'air pour descendre en vol d'oiseau en s'aidant de cordes, étaient aussi au nombre de quatre.

Parmi les sculptures de Tajín, on distingue deux styles principaux, l'un mayoïde, représenté par une stèle trouvée devant la pyramide, l'autre totonaque, figuré également par une stèle de forme triangulaire et par les bas-reliefs du Jeu de Pelote, qui représentent des scènes de sacrifices humains. Nous donnons ci-contre la reproduction d'un des reliefs : une divinité en forme d'oiseau. Ces ruines, qu'on fouille depuis plusieurs années, datent du VI[e] au XI[e] siècle.

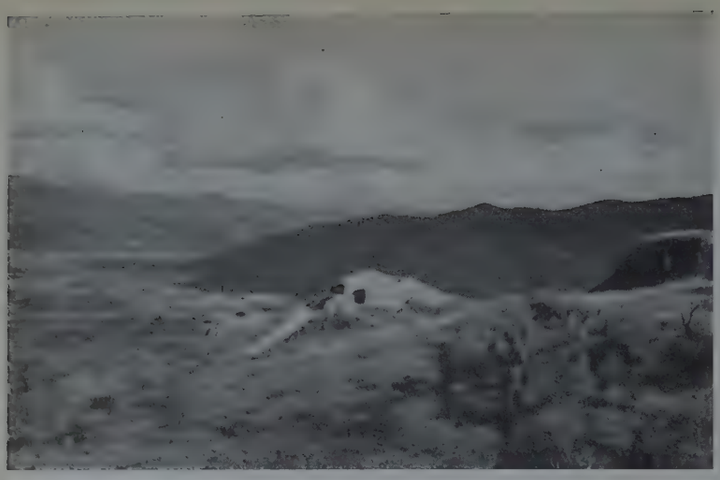
Le déclin du Tajín correspond à l'épanouissement de Cempoallan. C'est une localité située à 50 kilomètres à l'ouest du port de Veracruz, où l'on a trouvé une grande place entourée de plusieurs pyramides. Les fragments de céramique trouvés au cours des fouilles ont permis d'établir que ces monuments datent d'une époque relativement récente, entre le XII[e] et le XIV[e] siècle. Il faut mentionner ici une pyramide circulaire, qui présente une certaine parenté avec celle de Calixtlahuaca. Nous avons déjà dit que cette forme était d'origine tarasque ; bien que l'Etat de Michoacán, centre des Tarasques, soit très éloigné de celui de Veracruz, centre des Totonaques, on y a trouvé un certain nombre d'éléments communs.

Il nous reste à parler de la civilisation zapotèque, que nous connaissons grâce aux excellents travaux de l'Institut de l'Anthropologie, dirigés par Alfonso Caso. Les fouilles effectuées à Monte Albán depuis une quinzaine d'années ont permis de reconstituer les différentes époques de cette civilisation ; on en distingue cinq ; c'est à la plus ancienne qu'appartiennent les bas-reliefs de danseurs sculptés sur d'énormes dalles de pierre de forme irrégulière et appartenant au « Temple des Dansants » ; on en trouve aussi dans d'autres édifices plus récents, bien qu'il ne soit pas douteux que tous les « dansants » faisaient à l'origine partie du même temple. Il y a un tel réalisme d'expression dans les personnages qui dansent ou se reposent de la danse qu'on a peine à imaginer que l'art de Monte Albán en était vraiment à ses débuts à cette époque que nous considérons comme la première et qui remonte au début de notre ère.

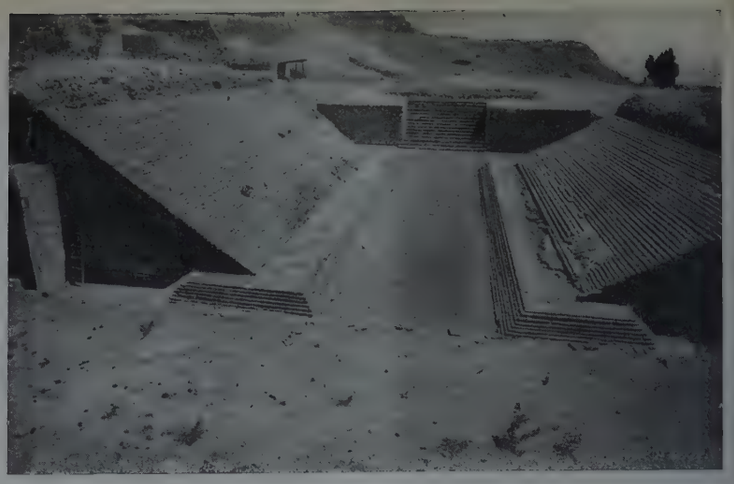
Le centre de la cité est une grande place entourée d'une dizaine de bâtiments dont la plupart ont été dégagés et reconstruits par les archéologues. C'est un ensemble impressionnant qui donne une excellente idée d'une ville précolombienne. La grande place est située en haut d'une colline, le Monte Albán, qui surplombe la ville d'Oaxaca ; autour, sur les pentes, se trouvent d'autres constructions, sans doute les habitations des prêtres. Les tombes sont presque toutes sous les patios, dans les maisons mêmes. On a déjà ouvert cent quatre-vingt-dix tombes, et il en reste encore de nombreuses autres, dont on connaît parfaitement l'emplacement.

La célébrité de Monte Albán date des premières fouilles de 1932. En ouvrant la septième tombe, on découvrit un magnifique trésor d'objets en or ; l'étude de ces objets, qui sont exposés au musée d'Oaxaca, a permis d'établir qu'ils ne sont pas l'œuvre des Zapotèques, qui ne travaillaient pas l'or, mais plutôt des Mixtèques, peuple qui conquit Monte Albán au XV[e] siècle. Sans doute, les Mixtèques ont-ils utilisé cette tombe, creusée

Cempoallan. La grande place avec pyramide. Au centre, un petit oratoire. Civilisation totonaque.

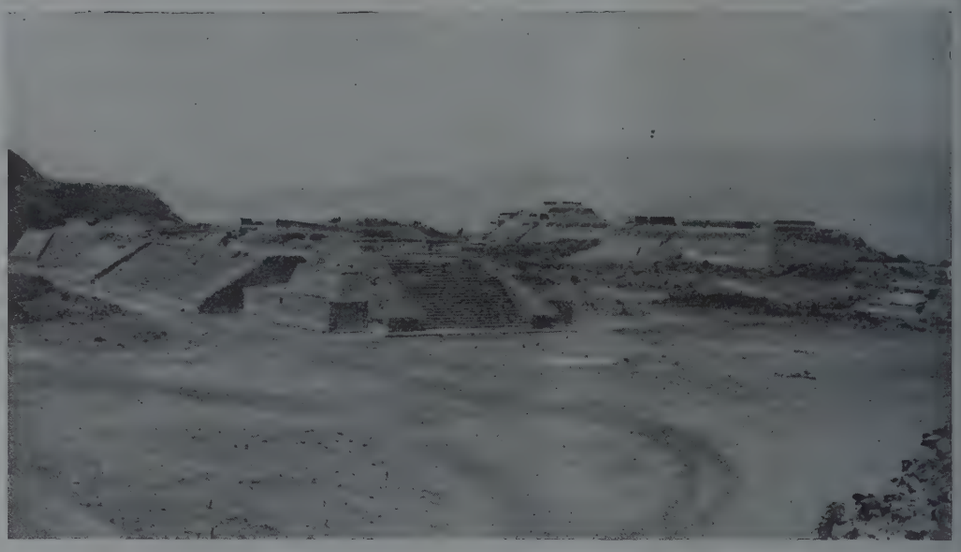


Monte Albán. Le monticule X.



Monte Albán. Le « Jeu de Pelote ».

Monte Albán. Bas-reliefs du Temple des Dansants.
En haut, *au repos et,* en bas, *pendant la danse.*



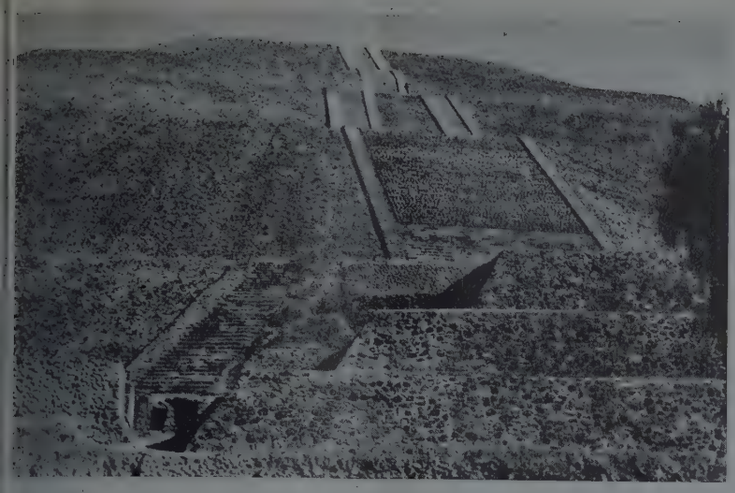
Monte Albán. La grande place, avec les différents temples.
Monte Albán était le centre culturel et religieux des Zapotèques. Au fond à droite, le Temple des Dansants.

auparavant par les Zapotèques, pour y dissimuler leur trésor.

Aucune des constructions de Monte Albán n'est due aux Mixtèques ; c'est certainement le temps qui a manqué à ceux-ci pour apporter leur contribution à l'architecture de Monte Albán, car les ruines de Mitla, centre situé à quelque 60 kilomètres de distance et d'où ils venaient, indiquent des connaissances architecturales avancées. C'est surtout la décoration des bâtiments qui y est remarquable. Des grecques couvrant les murs comme une tapisserie ont fait supposer une influence de l'ancien monde, mais, comme il s'agit de motifs décoratifs élémentaires, il est possible que plusieurs peuples soient arrivés au même résultat sans influence réciproque.

Arrêtons ici ce court voyage à travers les vestiges des Mayas, des gens de Teotihuacán et de Xochicalco, des Toltèques et des Zapotèques. Quelques centaines d'Espagnols, en introduisant de nouvelles techniques, suffirent à faire définitivement disparaître ces civilisations millénaires du continent américain.

Mitla. Détail des grecques, décoration à l'intérieur des palais. Civilisation mixtèque.
Le relief est obtenu par de petites pierres incrustées en mosaïque.



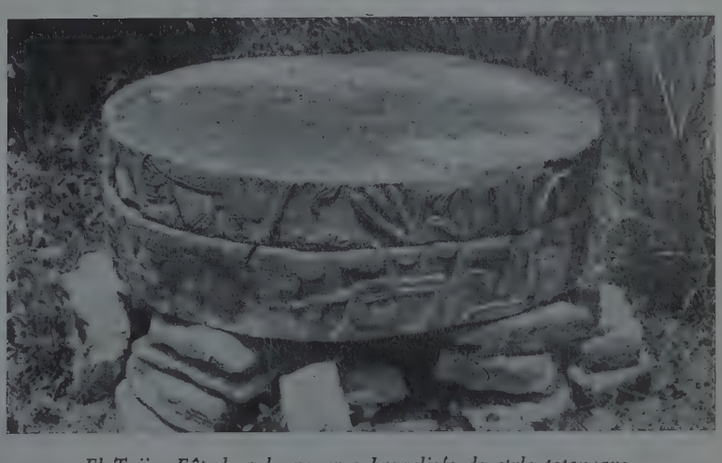
Teotihuacán. La Pyramide du Soleil.

Calixtlahuaca. La Pyramide de Quetzalcoatl-Ehecatl.

Xochicalco. En haut, *vue d'ensemble de la zone archéologique, avec, à gauche, la pyramide.* — Au centre, *la même pyramide ; on distingue à la base la frise des serpents. (Voir photographie en couleurs.)* — En bas, *détail d'un bas-relief encastré dans le haut de la pyramide ; il représente probablement un lapin.*

Photographies Henri Lehmann.

El Tajín. La principale pyramide. Civilisation totonaque.



El Tajín. Fût de colonne avec bas-reliefs de style totonaque.

LES ANGLAIS FON

C'est le 18 avril 1947 que, par une explosion générale, l'Amirauté britannique a voulu mettre fin à la carrière de l'île-forteresse d'Héligoland.

A égale distance des côtes du Hanovre et du Schleswig, et détachée seule bien au delà de la ligne des îles Frisonnes, en un point où elle commande les sorties des estuaires de l'Elbe, du Weser et du Jade, fermant en quelque sorte vers le large ce confluent des grandes voies fluviales de l'Europe centrale qu'on a dénommé la « baie allemande », l'île devait fatalement avoir une histoire politique agitée. Dédiée autrefois à Forsete, le dieu de la douceur, est-ce à cela ou à la pureté des mœurs de ses habitants qu'elle doit son nom actuel, Héligoland, « terre des saints » ?

Dépendance du Schleswig jusqu'en 1714, elle passa alors sous la souveraineté danoise ; c'est au cours de la campagne de 1807, la même qui, après Tilsit, entraîna le trop célèbre bombardement de Copenhague, que les Anglais s'installèrent dans l'île, dont ils firent un entrepôt de contrebande destiné à briser le blocus continental ; à la paix de Kiel, en 1814, ils y restèrent, la fortifièrent en partie et y entretinrent garnison : c'était le moment où le Hanovre était encore rattaché à la couronne d'Angleterre. Dès 1837, date à laquelle les souverains de Londres cessèrent d'avoir des droits sur le continent, la garnison fut retirée et seul demeura un gouverneur, emblème de la souveraineté britannique. Après l'absorption du Hanovre par la Prusse, en 1866, et surtout après 1871 et la fondation de l'empire allemand, il devint impossible aux Anglais de se maintenir dans une position qui n'avait plus aucune justification sans se brouiller avec Berlin. Aussi n'hésitèrent-ils pas à céder l'île à la première occasion : celle-ci se présenta en 1890, au moment où la France et la Russie négociaient leur alliance et où l'Allemagne, ayant quelque crainte de se voir encerclée, cherchait à se rapprocher de l'Angleterre, hostile elle aussi par tradition aux visées asiatiques de la Russie et africaines de la France. Contre l'abandon de l'Ouganda et du sultanat de Witu (Kenya), contre celui de ses prétentions tant sur Zanzibar et Pamba que sur le Betchouanaland, Guillaume II ne demanda en contre-partie qu'une toute petite chose : Héligoland. « Les Allemands viennent de troquer un pantalon neuf contre un vieux bouton de culotte », se serait écrié Stanley en apprenant cet accord, qui fut signé le 1er juillet 1890.

Sur le quai, près des fortifications à détruire, les prisonniers allemands sont utilisés pour...

D'un bateau-câble, mouillé à 8 milles de l'île, l'officier déclenche électriquement l'explosion.

Les experts ne donnaient en effet alors guère plus d'un demi-siècle de vie à ce rocher grignoté par les flots et dont le petit port ne pouvait abriter que des barques. Londres croyait donc avoir fait une excellente affaire.

Mais ce n'est pas ainsi qu'en avait jugé Guillaume II : en 1890 son règne avait deux ans... et, contrairement à la politique prussienne traditionnelle, le jeune empereur avait déjà décidé de faire de l'Allemagne un pays maritime. 1890 : acquisition d'Héligoland ; 1895 : inauguration du canal de Kiel ; 1897 : présentation au Reichstag du premier programme maritime de von Tirpitz — il allait à grands pas vers la grande flotte allemande qui devait être une des causes de la guerre et du désastre de 1918.

Héligoland était donc une des pierres maîtresses de l'édifice, et il ne pouvait être question de la voir disparaître dans les flots sans profit pour la marine impériale. Aussi Guillaume II fit-il entreprendre sur l'île dès 1895 les plus étonnants travaux : tandis qu'on la défendait contre l'homme en y aménageant les ports et en installant dans le roc

Un prisonnier allemand installe des éléments de torpilles dans un abri de sous-marins.

AUTER HÉLIGOLAND

...le déchargement des explosifs et leur mise en place dans les fourneaux de mine.

des forts puissants et des batteries côtières à longue portée, on assurait en même temps sa conservation contre la mer en construisant tout autour de la falaise une véritable ceinture de brise-lames qui non seulement devaient la protéger contre l'assaut des vagues, mais encore permettraient à la terre de reprendre en partie sur l'eau la place qu'elle venait de perdre mètre par mètre.

Pendant la guerre 1914-1918, le verrou de la baie allemande joua son rôle avec d'autant plus de facilité que les sorties de la grande flotte furent rares et que la flotte anglaise se garda bien (exception faite du petit combat du 28 août 1914, qui se déroula à proximité de l'île) de venir l'attaquer au nid.

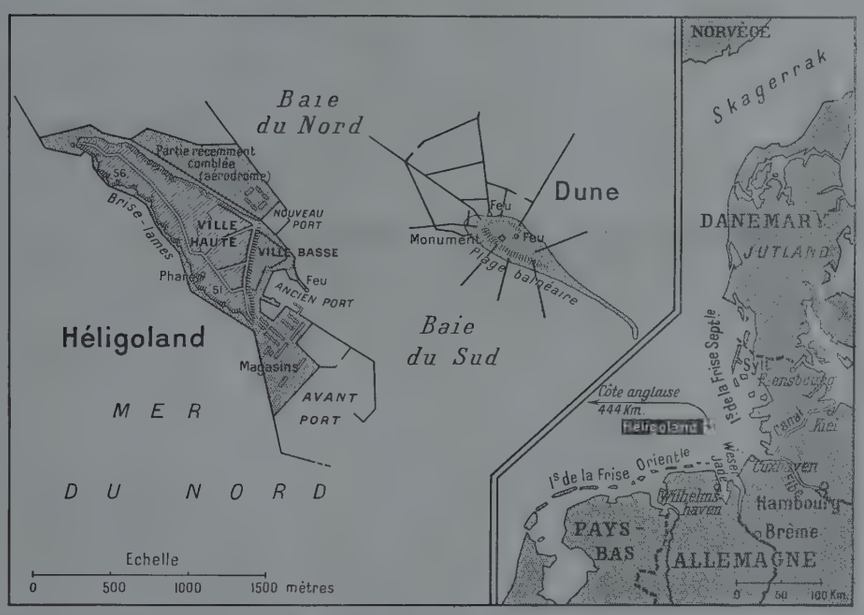
Au traité de Versailles, Héligoland ne fut pas oubliée et l'article 115 y prévit la destruction de tous les ouvrages militaires.

Il va sans dire que le Troisième Reich ne se crut pas tenu par les promesses de 1919 et que dès 1936 l'île devint un chantier de construction où l'entreprise Todt se donna à cœur-joie. Les brise-lames furent rétablis, les batteries côtières multipliées, les installations antiaériennes développées, les communications souterraines établies entre tous ces organes de façon à faire de la partie haute de l'île un gigantesque ouvrage : il s'agit en effet de près de 13 kilomètres de tunnels dans un espace qui fait à peine 1.200 mètres sur 600. Concurremment avec les fortifications, les ports furent améliorés, un nouveau fut construit sur la côte nord-est et plusieurs abris bétonnés pour sous-marins, édifiés. On alla même plus loin : sur la même côte, un môle fut jeté qui permit le comblement d'une partie de la surface maritime et la transforma en aérodrome.

Héligoland était donc devenue en 1945 autrement puissante qu'elle ne l'était en 1918.

Détail curieux : c'est Héligoland qui fut, en même temps que Sylt et d'autres îles Frisonnes, toutes bourrées d'installations militaires, le premier objectif en terre allemande de l'aviation britannique en 1940 : il y eut, paraît-il, ce jour-là quelques victimes civiles. Quand, en 1943, Hitler voulut stigmatiser le « bombardement des villes ouvertes par les Britanniques » (il avait oublié la Coventrisation des villes anglaises) et qu'il fit paraître à ce sujet un Livre blanc, c'est à ce bombardement de Sylt et d'Héligoland qu'il fit appel pour prouver que c'étaient les Anglais qui avaient commencé...

Après avoir cédé l'île en 1890 au Deuxième Reich, voici donc les Britanniques mettant à nouveau le pied sur elle en 1945 : en vertu de la loi de Potsdam, toutes les installations purement militaires devant être détruites, les autorités d'occupation se sont mises à l'œuvre et ont décidé que, cette fois, et autant que faire se peut, la destruction serait telle que la reconstruction de fortifications et d'installations portuaires en deviendrait impossible. Aussi la préparation de cette destruction a-t-elle duré des mois.



D'autres prisonniers apportent les caisses d'explosifs de toutes sortes dans les galeries souterraines.

Autre détail sentimental et pittoresque, bien britannique celui-ci : l'île et ses falaises étant le repaire habituel de millions d'oiseaux marins qui risqueraient de périr dans l'explosion, les destructeurs ont décidé, pour éviter tout carnage inutile, d'effectuer, une minute avant l'heure fatale, une première explosion, plus faible, pour effrayer les colonies volantes et afin de les éloigner suffisamment...

Falaises entamées, jetées et brise-lames démantelés, habitations détruites ou abandonnées, que va devenir désormais la « terre des saints » ? Est-elle vraiment destinée à disparaître sous les coups de l'Océan après avoir été ébranlée sous ceux des hommes ?

Colonel M. VERNOUX.

A Madrid, le marché des fruits, toujours aussi bien pourvu, regorge notamment de pêches tentantes et à la portée des bourses les plus modestes.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE (*)

AU PAYS DE L'INQUIÉTUDE

par notre envoyé spécial GUILLAUME ROUSSEL

POUR le voyageur largement pourvu et le passant, Barcelone ou Madrid peuvent dégager une impression de vie opulente et facile.

J'aurais bien voulu glisser sur un chapitre aussi rebattu, mais lié à la condition des travailleurs. Une statistique récente me tombe sous les yeux pour préciser que l'Espagne compte six mille cinq cents millionnaires ; sept milliardaires à Barcelone, cinq à Madrid, un à Saragosse et deux aux Baléares.

Je crois donc utile de donner quelques chiffres entre beaucoup d'autres.

Oui, les magasins tentent par un choix oublié en France de chaussures de cuir de 70 à 200 pesetas. (On adoptera comme élément de valeur la peseta sur la base actuelle du change à 10 fr. 96.) Les tailleurs offrent des costumes sur mesure à partir de 450 pesetas. Les boutiques d'alimentation et les marchés de quartier sont presque aussi bien pourvus qu'avant les années de disette.

On retrouve partout avec plaisir ce goût intact de la présentation et des étalages ordonnés. Et quelle amabilité, quelle prévenante politesse du côté des vendeurs !

Mais arrêtons-nous au marché pour avoir un aperçu des prix pratiqués :

La viande, 24 à 28 pesetas le kilo, le jambon, 60 à 70 pesetas, le poulet, 35 à 40 pesetas l'unité. Les poissons, qui constituent la base de la nourriture, sauvent la situation en présentant une gamme très variée : 7 pesetas le kilo de dorade, 10 pesetas les rougets, 34 pesetas les truites, très appréciées, 16 pesetas les crevettes, dont les Espagnols sont si friands à toute heure. Le beurre, 45 à 55 pesetas le kilo, le fromage, 30 à 35 pesetas. Les œufs, 18 à 20 pesetas la douzaine. Les légumes, prix entendu au kilo : tomates, 3 pesetas, salade, 2 à 3 pesetas, petits pois, 5 à 7 pesetas, oignons, 5 pesetas.

Ce tableau devient plus ingrat avec les produits contingentés : pommes de terre introuvables à moins de 8 pesetas le kilo, le riz, 14 pesetas, les haricots et les lentilles, 10 pesetas. L'huile, servant d'élément de troc pour l'exportation, est passée au cours de l'année dernière de 18 pesetas le litre à plus de 60 pesetas.

Pour la question du pain, qui se pose à peu près dans tous les pays européens, on a essayé ici de la résoudre sur la base d'une répartition qui comporte trois classes. Administrativement, on prévoit que chaque catégorie corresponde, soit à l'effort physique, soit à la situation financière des intéressés.

Selon le cas, la ration quotidienne est 80, 150, 250 ou 300 grammes, présentée sous la forme de petits pains de différents poids. Pour la première et la seconde classe, le prix est uniformément de 30 centimos (un peu plus de 3 francs), pour la « barre » réservée aux travailleurs de force, plus de 6 fr. 50.

Comme ce rationnement est nettement insuffisant, le marché noir est très actif et les mêmes petits pains sont cédés sans difficulté, au coin de chaque rue un peu tranquille, pour cinq ou six fois le prix de la taxe.

Le prix des fruits a suivi la même courbe : 3 pesetas le kilo d'oranges, les bananes au poids, 6 pesetas.

Le café, 35 pesetas la livre, et de qualité fort médiocre, au point que les amateurs reçoivent des colis du Portugal ; le thé, 14 pesetas le paquet de 100 grammes.

(*) Voir *France-Illustration* du 12 avril.

rudes mineurs des Asturies sont les plus favorisés de tous les travailleurs espagnols.

qué, botté et sanglé dans son uniforme, cet agent madrilène règne sur la Puerta del Sol.

Une seule note plus joyeuse avec les vins courants, que l'on trouve sans restrictions et partout pour 3 ou 4 pesetas le litre.

A cette énumération éloquente du cours forcé des principales denrées alimentaires s'ajoute nécessairement l'explication que pourrait donner chaque ménagère — celle dont le budget familial est moins élastique que les tarifs capricieux du marché noir, désigné sous le nom d'*estraperlo*. Sans cet apport illicite, comment fournir une table? Chaque dimanche, les journaux donnent le détail des produits de la distribution officielle.

Je reproduis cette rubrique. Voici pour une personne et pour une semaine la répartition qu'un grand quotidien de Madrid annonce sous le titre « Riz, sucre et huile » :

100 grammes de morue séchée; 200 grammes d'haricots secs; 100 grammes de sucre; un quart de litre d'huile.

Si l'on inscrit en face de ces chiffres, le salaire d'un journalier des villes : 12 à 15 pesetas, le traitement annuel d'un employé de banque à ses débuts : 6.300 pesetas, soit un peu plus de 500 pesetas mensuelles ou le traitement réservé pour 234 postes dans la police : 5.500 pesetas par an, la situation est loin d'être brillante.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'ampleur prise par le marché noir. Au nom de la vie chère, de plaisantes personnes, des vieilles disgraciées ou de jeunes enfants sollicitent la pratique à toutes les heures et dans tous les quartiers, bien que la police intervienne pour freiner ce trafic.

Temps lointain, celui des marchandes de billets de loterie, des mendiants, des crieurs de journaux, des cireurs...

Avec les jours plus sombres, un nouveau genre besogneux de vendeurs « à la sauvette » a fait son apparition, mêlant toutes les conditions sociales sinon tous les métiers réguliers.

L'OPPOSITION

On peut d'abord en constater les manifestations, dont les principales sont celles de la presse clandestine.

D'une imprimerie en Espagne, le parti socialiste sort *El Socialista,* dont les quatre pages ont le format des livres en édition ordinaire.

L'organe officiel du parti communiste *Mundo Obrero* est d'une présentation non moins honorable et l'on prête à cette publication un lieu de naissance *tra los montes* !

Politica, qui sert la propagande de la gauche républicaine, avoue nettement que sa rédaction se trouve actuellement en France.

Attaque, organe du commandement suprême de l'armée des guérilleros, est imprimée sur les presses du pays.

La ronéotypie est mise également au service de plusieurs autres porte-parole :

Sous l'étiquette des indépendants républicains, *El Mosquito* laisse percer une tendance communisante.

Frente Popular, présenté comme le journal de la résistance intérieure, qui s'identifiait à l'ancien mouvement du front populaire, a disparu au moment de la formation de l'alliance des partis de la démocratie.

L'influence communiste, qui se manifeste surtout dans les derniers numéros, n'empêche pas de faire place à des informations moins rigoureuses que les commentaires de doctrine pure.

Un bulletin monarchiste, *Noticias Informativas,* tient sa fidèle clientèle au courant des événements qui ne trouvent plus place dans les gazettes du moment.

Et, bien entendu, à toute cette collection de papiers qui circulent sous le manteau, il faut ajouter les tracts des groupements républicains, monarchistes, traditionalistes. Ces derniers, bien que n'éditant pas de feuille officielle, répandent assez judicieusement de nombreuses brochures de bonne tenue.

Cette liste indique combien cette opposition est de tendances différentes et combien elle est dispersée. Mais une question se pose à ce sujet : quelle influence cette presse clandestine exerce-t-elle ? La réponse peut être donnée : les papiers qu'elle publie sous le manteau sont lus, sont répandus ; ils apportent à ceux qui les lisent une satisfaction, le réconfort d'une pensée amie, en somme, des joies secrètes, et c'est à peu près tout.

C'est d'ailleurs dans ce fait que réside le caractère tragique du problème espagnol : l'opposition à Franco vient du mécontentement des masses mal nourries et odieusement trompées et exploitées, de l'accord de tous les éléments de la population non corrompus sur l'injustice du régime ou son absence de moralité, sur sa faiblesse même ; mais cette opposition est frappée d'une véritable paralysie. Peut-être parce qu'elle est faible, divisée, incohérente, anarchique. Peut-être aussi parce que les républicains espagnols de l'intérieur ont toujours cru que leur cause était liée à celle des démocraties, comme celle de Franco l'était à celle d'Hitler et de Mussolini, que la victoire de la république américaine, de l'empire britannique serait suivie d'une rapide exécution à Madrid. Mais l'impression dominante est qu'il n'y a pas d'articulation effective entre la résistance de l'intérieur et celle de l'extérieur. Le C. N. R. n'existe pas et les maquis, peu nombreux, reflètent le tempérament espagnol enclin aux actions individuelles et sporadiques. Le gouvernement républicain en exil a peu de prestige et on lui reproche sa qualité d'émigrant : tant qu'il s'agit d'une action de presse clandestine, la lutte est possible, mais il ne saurait être question pour l'instant d'une action de tous les partis politiques contre le Caudillo. Rien de commun entre la résistance française et la résistance actuelle en Espagne.

Vis-à-vis des démocraties on peut enregistrer quelques déceptions, car une pression économique cohérente aurait pu faire effondrer un régime dont l'armature est très vermoulue, mais les Espagnols n'ont jamais cru à une intervention militaire sur leur sol, car leur tempérament les entraînait vers une hostilité certaine.

Aussi constatent-ils avec amertume que des accords se précisent entre Franco et les Anglo-Saxons. En effet, la situation est la suivante :

Avec les Etats-Unis, on a annoncé dès novembre 1945 l'inauguration d'une ligne aérienne directe Madrid-New York. Un accord aérien avec la Grande-Bretagne permet d'envisager pour les mois prochains le rétablissement de la liaison Madrid-Londres en cinq ou six heures.

L'aéroport espagnol de Barajas, déjà relié quotidiennement, grâce à l'appoint du matériel américain, avec Lisbonne, permet trois fois par semaine de s'envoler vers les Etats-Unis.

Il n'en coûte de Madrid que la coquette somme de 39.000 francs environ.

Avec la Belgique, la Hollande, la Suède, la Suisse, l'Italie, l'organisation du réseau aérien de la Péninsule donne un avant-goût de l'activité et du rôle de « tête de pont » des lignes futures transatlantiques vers les grands centres de l'Europe.

Par mer, le service Barcelone-Gênes a repris depuis plusieurs semaines et de nouveaux paquebots vont assurer le passage vers les pays de l'Amérique du Sud.

Sur le plan du rééquipement intérieur, l'Institut national a pu annoncer à la presse une bonne nouvelle : le débarquement de deux centrales thermiques mobiles que la Grande-Bretagne destinait primitivement à la Russie. D'autres suivront.

L'équipement électrique est en effet un sujet de surprise pour le voyageur : sa mauvaise qualité est évidente tant l'intensité lumineuse est faible et on a beaucoup de peine à travailler ou à lire dans certaines villes en utilisant seulement la lumière artificielle.

Ainsi pourra être poursuivi dans de meilleures conditions le plan d'électrification qui permettra de fournir le courant force dans les centres producteurs de l'Espagne les plus durement atteints, soit par les années de séche-

resse, qui ont raréfié les sources d'énergie en houille blanche, soit par le ralentissement des fournitures de charbons étrangers.

CONCLUSIONS

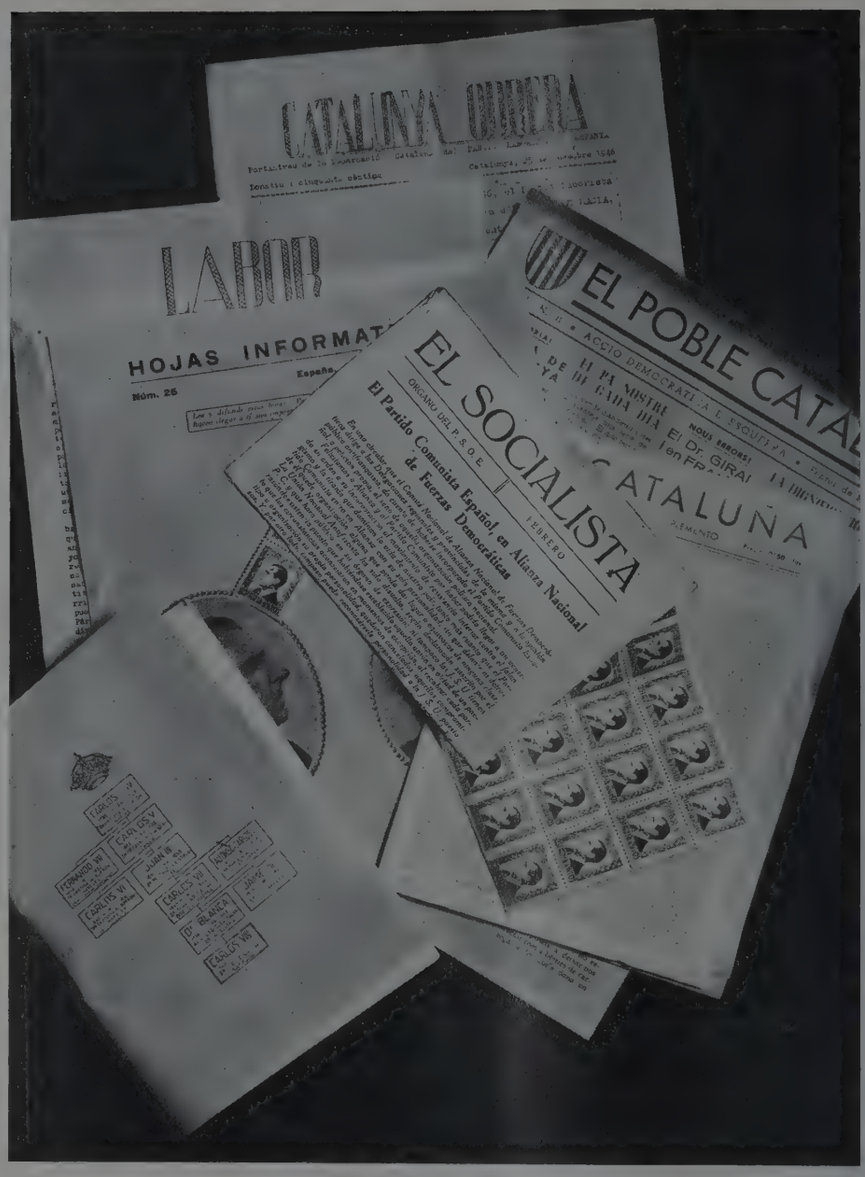
Au terme de ce voyage en Espagne, quelle conclusion en pouvons-nous tirer ? Nous précisons d'abord notre pensée : c'est de l'intérieur du pays que nous avons envisagé les aspects du problème espagnol. On n'a dans la péninsule que des rumeurs du monde extérieur, non des informations précises et un compte rendu exact. Et ces rumeurs cheminent en se déformant, suscitant au fond plus d'inquiétude et de crainte que d'espoir.

Dans ce vase clos la pensée espagnole n'est plus qu'une veilleuse sur le point de s'éteindre. Un pessimisme négatif s'est répandu dans cette malheureuse Espagne, où la grande guerre s'est ouverte et où elle n'a pas pu se terminer encore par cette libération qu'elle a attendue avec les autres peuples d'Europe. Déjà en 1936 l'Espagne pouvait être considérée comme le point de rencontre de deux forces : elles furent alors seulement européennes; actuellement elles se présentent comme issues de deux continents. L'Etat franquiste est le dernier bastion européen d'une civilisation catholique et romaine : alors que ce pays fut jadis le point de départ d'un empire mondial et qu'il contribua à instaurer l'hégémonie de l'Europe.

Actuellement l'Espagne est devenue une plate-forme de guet et, éventuellement, de défense pour les Anglo-Saxons : c'est une pièce importante sur l'échiquier européen face à la Russie, qui règne en maîtresse sur l'Europe centrale et cherche à s'immiscer dans le monde latin.

Il est incontestable aussi que les intérêts économiques des Etats-Unis et de l'Angleterre sont importants en Espagne, et c'est un marché d'autant plus sérieux que l'industrie lourde ibérique est inexistante.

Toutes ces raisons expliquent le maintien provisoire de Franco, sur lequel il est possible de faire pression en attendant que s'élabore un autre régime politique. L'Espagne retrouvera-t-elle un jour son élan primitif ? Pour l'instant elle a perdu tout espoir et elle a conscience que la civilisation qu'elle a si longtemps servie s'effondre lentement avec elle. Il nous faut méditer cette humaine et déchirante parole de l'intellectuel de là-bas : « L'Espagne est à l'avant-garde de la décadence européenne ».



Parmi ces quelques exemplaires de la presse d'opposition on remarque diverses feuilles catalanes ainsi que les timbres-poste de la propagande monarchiste, à l'effigie de don Juan.

Cette inscription s'insurge contre l'intervention de l'O. N. U., considérée comme une atteinte à l'indépendance espagnole défendue par Franco.

ENQUÊTES SUR LA JEUNESSE D'APRÈS GUERRE

RETARDÉS ET SURDOUÉS

Voici une vingtaine d'années un théosophe et sociologue écossais, rêvant de rapprocher les âmes, édifiait près de Montpellier un certain nombre de bâtiments au milieu de jardins où buis et cyprès dessinaient des figures symboliques chères à la philosophie orientale. Des étudiants de toutes nationalités, mais surtout des Hindous et des Ecossais, vinrent y méditer et y converser. Puis le théosophe mourut, ses disciples se dispersèrent et les bâtiments, que la voix du peuple avait baptisés « Collège des Ecossais », s'effritèrent au mistral et au soleil. Pendant la guerre, le gouvernement de Vichy acheta le domaine abandonné, pour ses déplorables chantiers de jeunesse. Quelques escouades de jeunes gens y vécurent, puis des réfugiés allemands, rares privilégiés admis par Hitler à échapper aux bombardements anglo-américains. A la libération, des compagnies républicaines de sécurité prenaient leur suite tandis que les habitacles construits par le théosophe écossais continuaient à se dégrader et ses jardins à redevenir « garrigues ». Aujourd'hui, tout est changé. Sous l'impulsion du préfet de l'Hérault et grâce au dynamisme de l'inspecteur d'académie Payan, grâce aussi aux crédits ouverts par le conseil municipal de Montpellier et le conseil général de l'Hérault, le Collège des Ecossais a été relevé. Il sera transformé, agrandi, flanqué de bâtiments neufs et deviendra, sans rien perdre de sa romantique beauté, un des centres pédagogiques les plus modernes de France. Quelques classes fonctionnent déjà.

Le « Collège des Ecossais » s'élève près de Montpellier, dans un site d'une beauté romantique.

L'idée maîtresse est celle qui a été adoptée par les meilleurs éducateurs du monde : chaque catégorie d'enfants doit avoir son maître et recevoir un enseignement individualisé. Généralisée, une telle réforme supposerait des ressources considérables, hors de proportion avec les budgets scolaires d'un Etat appauvri. Néanmoins, le département de l'Hérault a voulu s'engager dans cette voie en créant d'abord, dans les meilleures conditions d'hygiène possibles, des classes où les élèves de tête, souvent fragiles physiquement, ne seraient pas astreints à des heures de « lanternement » destinées à permettre aux élèves moyens de les rattraper, et des classes où les élèves de queue, groupés selon leurs facultés mentales, ne retarderaient pas ces mêmes élèves moyens par leur lenteur d'esprit et leurs difficultés de caractère. D'un côté, les *surdoués*, de l'autre, les *retardés*, instruits les uns et les autres en des cours spéciaux dits de perfectionnement. A ces classes de surdoués et d'arriérés ont été adjointes, au Collège des Ecossais, les *cinquième* et *sixième nouvelles* prévues par les programmes secondaires.

Enfin une Ecole normale nationale est projetée pour la formation de professeurs aptes à tirer le meilleur parti d'enfants retardés.

Je commence la visite du Collège des Ecossais par la cinquième et la sixième nouvelles. Ces classes existent déjà dans une centaine de lycées et collèges français. Des locaux spacieux qui viennent d'être réaménagés se prêtent à une éducation familiale. Animé d'une foi d'apôtre, un maître, du cadre secondaire, est entouré d'enfants heureux.

— Choisis comment ? demandai-je.

Le maître me répondit :

— Les parents ont librement décidé de nous envoyer leurs enfants, pour les faire bénéficier de notre formation qui n'est pas uniquement intellectuelle mais comporte, pour quatre heures de discipline intellectuelle, trois heures de travaux manuels et de longs moments de plein air. La musique, le dessin, la typographie, la menuiserie, la cuisine

Alain, 7 ans, surdoué, fort en grammaire.

François, 8 ans, surdoué, futur géographe.

Françoise, 7 ans, surdouée, écrivain de talent.

sont à l'honneur chez nous. Je vous signale que plusieurs de nos enfants, rebelles à l'orthographe, ont appris à écrire sans faute par leurs petits travaux d'imprimerie.

Une maîtresse ajoute :

— Au début nous avons eu à vaincre la méfiance des parents et la routine universitaire. Maintenant, nous avons quarante et une inscriptions pour les vingt-cinq places dont nous disposons.

Et elle m'entraîne vers une salle à manger ensoleillée où chaque table de cinq enfants est présidée par une petite fille formée aux responsabilités de maîtresse de maison, tandis que les garçonnets descendent tour à tour chercher les plats à la cuisine.

Le préfet constate :

— Nous arriverons à vaincre le vieux préjugé bourgeois du baccalauréat. Bientôt le recrutement de ces classes nouvelles se fera d'après des tests d'orientation professionnelle et nous dirigerons de meilleure heure vers des métiers techniques, où ils réussiront, des enfants qui encombrent actuellement les accès d'examens qui ne sont point faits pour eux.

Nous passons chez les *retardés*, qui ne sont point des enfants si arriérés ou si déficients qu'ils relèvent de la pathologie et d'un traitement médical. Je vois une bande d'écoliers solides, bien nourris, bénéficiant dès à présent d'un demi-pensionnat gratuit. Recrutés dans les écoles primaires de Montpellier par une commission médico-pédagogique sur la proposition des maîtres de classe, ils sont répartis en trois groupes, non pas d'après leur âge véritable, mais d'après leur âge mental. Certains qui n'apprendront jamais à lire couramment deviendront d'excellents artisans. Chaque groupe comprend environ quinze enfants, les maîtres ne pouvant pas en prendre davantage sans faillir à l'esprit même de la réforme. Ces groupes jouissent d'une grande autonomie, disposant chacun de son réfectoire et de sa salle de travaux pratiques.

Dans la salle à manger ensoleillée, chaque table de cinq enfants est présidée par une fillette, tandis que les garçons font tour à tour le service.

— Nous devons veiller, me dit le directeur, à ce que les enfants restent calmes, ne s'excitent pas entre eux, afin d'éviter, dans la mesure du possible, ces réprimandes et punitions qui souvent assombrissent leur vie familiale. Il faut qu'en quelques années nous les récupérions pour la vie normale, soit que, fortifiés par nos soins physiques et moraux, ils regagnent une classe ordinaire, soit que nous les orientions vers un métier fait pour eux. En tous les cas, filles et garçons sortiront d'ici ayant appris à observer les règles élémentaires de l'hygiène ainsi qu'un minimum de principes moraux et de bonnes manières.

De quelle persévérance, de quelle patience exceptionnelles ces maîtres pour enfants hors série ne doivent-ils pas faire preuve ?

— Le soir, murmure familièrement une maîtresse, nous disons : « Ouf ! »

Puis, reprise par son zèle professionnel et sa confiance en l'humanité, les yeux brillants, elle ajoute :

— Un jour, et grâce à nous, ces innocents déshérités seront de bons travailleurs. Ils ne demanderont plus rien à la société.

Administration oblige. Le préfet ajoute son mot :

— Jamais l'internat que nous projetons ne sera suffisant pour le département. Déficiences dues à la guerre ou à d'autres raisons : mes services me signalent que 5 % de la population scolaire de Montpellier devrait passer par le Collège des Ecossais.

Alors la classe des *surdoués* m'ouvre ses portes. Quel délice ! Des enfants sages comme des images, aux minois propres et qui pétillent de gentillesse et d'intelligence.

— Oh ! ce ne sont point des génies, m'explique la jeune maîtresse, qui les adore. Ce sont de petits êtres auxquels les fées ont accordé un

Les 5e et 6e nouvelles donnent une formation qui comporte, pour quatre heures de discipline intellectuelle, trois heures de travaux manuels et de longs moments de plein air. Voici la leçon d'orientation.

ou deux dons. Voici la mathématicienne, voici le poète... Lis, Gilberte.

Un Poulbot de cinq ans et demi nous lit sans difficulté la merveilleuse histoire d'un ours gourmand de riz au lait. Et toute la classe écoute, ravie.

La maîtresse me tend quelques fiches. Je note :

Lulu. — Doué en récitation et en lecture. S'exprime d'une façon personnelle. De l'imagination. Une tendance naturelle à l'indolence. Après une bonne promenade, une leçon en plein air, un bain de soleil et d'air pur, l'enfant fait avec goût un travail cérébral.

Pauline. — Douée en leçon de choses, en géographie. L'enfant observe, compare, recueille, classe tout ce qu'elle peut entendre, toucher, voir. Attention très vive. Esprit de recherche et d'invention, mais caractère difficile. Le milieu qui rapproche l'enfant de la nature le montre tel qu'il est. Ses défauts et ses faiblesses apparaissent dans une lumière crue. Il en sera frappé lui-même et cherchera à s'en corriger.

Jean. — Doué en histoire. Il prend goût aux exploits des héros, aux récits historiques, aux voyages. Talent de modelage. Attention variable. L'enfant aura un pouvoir d'attention volontaire considérable si le travail lui plaît.

René. — Habileté manuelle. Attention vive toujours en éveil. Affectueux. Aime à élaborer les observations acquises et passe à l'expression (modelage, dessins, fabrication d'objets).

Germaine. — Douée en dessin. Exprime ce qu'elle a vu, senti, compris. Réalisations neuves et originales. Travail irrégulier. Trouble des organes vitaux. Ses troubles de la digestion diminuent la lucidité de l'intelligence, ses troubles de la circulation arrêtent l'inspiration.

Elle ajoute :

— Nous ne leur imposons pas plus de trois heures de classe assise. Nous consacrons trois heures, chaque jour, à des leçons de choses en plein air. Le climat s'y prête. Il fait si beau... Et nous leur laissons la plus grande liberté pour que s'affirment et se développent leurs goûts. Vous vous demandez s'ils ont une caractéristique commune ? Oui. Je décèle, chez tous, une propension à la rêverie. Déjà leur vie intérieure les emporte.

Sur ces paroles qui m'incitent moi-même au rêve, je quitte le Collège des Ecossais. Son fondateur eût été heureux : l'administration française, en la circonstance, a bien mérité de la société.

Louise Weiss.

Ces travaux de modelage exigent des aptitudes professionnelles, de la technique et du goût et préparent de bonne heure aux métiers d'art.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

UN NOUVEAU LIVRE DE MILLER

Les amateurs d'obscénités en seront cette fois pour leurs frais. Voilà un livre de Miller où l'on ne trouve guère que quelques mots crûs, quelques grossièretés rapides et sans insistance. La raison obsédante qui dresse contre Miller des censeurs farouches ne joue pas ici. Ce n'est pas à dire que *Max et les Phagocytes* (Ed. du Chêne) soient un ouvrage à mettre, comme on dit, entre toutes les mains. Aucun livre d'Henry Miller n'est à conseiller à n'importe quel lecteur. Les raisons qu'un esprit peut avoir de donner son adhésion à Miller ou de la lui refuser sont également impérieuses, également absolues.

Si vous aimez les écrits dont l'agrément satisfait un goût délicat, les jolies choses qui s'ordonnent dans l'harmonie, la douceur éloignée de toute violence, la régularité qui ne court le risque d'aucun excès, ne lisez pas Miller.

Si vous croyez que notre vieille civilisation doit faire éclore à l'extrémité de ses branches des fleurs aimables, peut-être un peu pâles de couleur, mais exquises de nuance, si vous vous plaisez aux efforts de la subtilité ou de la gentillesse pour renouveler l'art d'autrefois avant que sa sève achève de s'épuiser, si vous concédez même quelque faveur à l'académisme et au conformisme, fuyez Miller, ne vous laissez pas approcher par lui.

Si cette civilisation, en dépit des menaces qui pèsent sur elle, représente pour vous un capital à conserver envers et contre tout, une somme de valeurs à ne pas mettre en doute sans qu'il soit permis de se demander ce qu'il y a de mort et de vivant en elles et sans exciter en vous d'autre souci que de faire durer le plus longtemps possible ce qui a déjà longtemps vécu, si vous pensez, en un mot, que le crépuscule de notre monde mérite d'être considéré comme le prolongement de son apogée, alors, Miller est votre ennemi.

Mais si vous croyez que ce vieux monde soit au bord de l'abîme, si vous voyez la planète en danger et l'humanité en perdition, si vous pensez qu'un renouvellement total est la condition de notre salut sans craindre que le recours au bouleversement soit pire que la catastrophe, ouvrez un livre de Miller et initiez-vous à ce message violent.

Je vous préviens. Vous ne vous engagerez pas dans un dialogue avec un homme de bon ton. Vous ne supporterez sans doute pas sans ciller certains passages. Vous ne louerez certainement point comme des qualités irréprochables les aspects brutaux de ce tempérament qui ne respecte aucune limite. Et, si vous avez l'âme religieuse, vous n'admettrez pas son panthéisme blasphématoire. Mais, si une profonde angoisse vous tourmente sur votre destin, Miller répondra à votre anxiété. Vous le verrez poser avec ampleur les problèmes qui vous inquiètent. Enfin — et pourquoi n'avoir pas commencé par là ? — vous admirerez une des natures littéraires les plus riches et les plus puissantes qu'on ait vu paraître à notre époque. On songe à Rabelais devant cette force verbale. Même à travers la traduction, c'est un écrivain qui s'impose avec une maîtrise parfois irrésistible.

Ce dernier volume, traduit en français, n'est d'ailleurs pas un des plus représentatifs à cet égard. Non qu'il y ait à s'étonner si l'on y trouve un peu de tout, et de façon désordonnée. Dans un livre d'Henry Miller on trouve d'abord Miller lui-même, sa manière lyrique de s'émouvoir de la vie et de s'indigner de ce qui la fausse à ses yeux, sa façon toute naturelle de se raconter et de se mettre en scène parmi des personnages dont on ne sait trop s'il les invente ou s'il les évoque avec une véracité inouïe. Ce n'est ni des confessions, ni des mémoires, ni de l'autobiographie romancée, car l'anecdote y tient peu de place. Plutôt d'intenses tableaux vivants, où la nature de Miller fait éclater ce à quoi elle tient le plus : non seulement sa vitalité physique, comme il n'apparaît que trop dans les pages de sexualité débordante, mais sa personnalité ombrageuse, son amour passionné de la nature vraie de l'homme, son indépendance, sa sensibilité, ouverte sur les mouvements du monde qui l'animent et l'enrichissent. N'omettons pas non plus l'humeur désinvolte qui prête à tout ce qu'écrit Miller un air d'impromptu : rien n'y est voulu, mais tout lui paraît donné par une invention capiteuse qui ne tolère nulle entrave à sa liberté.

Dans divers morceaux qui composent cet ouvrage trois m'ont retenu surtout. Dans celui qui a pour titre *Réunion à Brooklyn* Miller se peint lui-même rentrant dans sa famille après une longue et lointaine absence. Dira-t-on que son individualisme manifeste là son inaptitude à s'insérer dans un cadre social ? C'est plus complexe, parce que c'est plus humain. Le réalisme d'Henry Miller se laisse pénétrer par une puissante tendresse. Et la vérité de son sentiment sur les rapports entre les hommes va loin au delà des heurts et des brisures, amères ou cocasses, que note son humour sincère. Avez-vous cru que c'était un anarchiste de commerce impraticable ? Voici qu'il vous répond : « Je crois qu'il m'est possible désormais de loger mon être n'importe où dans le monde. Je me sens chez moi dans l'univers... Je ne dois allégeance qu'à l'humanité... Je réponds devant Dieu et non devant le chef du pouvoir exécutif... Je n'ai d'autre fin ici-bas que de travailler à l'accomplissement de ma destinée... » Et, un peu plus loin : « Ce que je veux, c'est essayer d'accorder ma vie avec la vision de ce qui est éternel. » Je transcris spécialement cette dernière phrase à l'intention de ceux qui ramènent l'œuvre de Miller à un flot d'obscénités dont il faudrait barrer le cours torrentiel.

Je trouve bien d'autres pages à méditer dans le chapitre de l'ancien combattant : un soldat au corps tailladé de blessures qui pose en termes simplistes et bouleversants la question de savoir si les massacres qui couvrent la terre céderont jamais à la paix entre les hommes. « Sa parole, écrit Miller, était un cri du cœur. On lui avait brisé le cœur, disait-il, et c'était faux. On ne brise pas ainsi le cœur. On peut le blesser, faire que l'univers entier apparaisse comme un vaste lieu de torture et d'angoisse. Mais la capacité du cœur à endurer la souffrance et les tourments ne connaît pas de limites. Sinon il y a beau temps que la race aurait péri. » C'est le plus émouvant aspect de Miller que son immense amour de la vie humaine qui le fait participer, par le sang et par l'esprit à la fois, à la somme de souffrances qu'elle porte vers une fin mystérieuse.

Ce mystère et la course aveugle qui nous y achemine, Miller en est aussi le poète en prose avec un talent magistral. Le morceau — c'est une sorte de nouvelle — intitulé *Via Dieppe-Newhaven* est en ce sens un authentique chef-d'œuvre. Il s'achève sur une page d'anthologie qu'on voudrait pouvoir citer tout entière. « Je me sentis tout à coup si bougrement heureux que j'eus envie de me lever et de crier ou de chanter. Mais je ne pus trouver rien d'autre dans ma tête que « bon voyage ! ». Que de sens, dans ces mots ! Toute notre vie durant nous nous trimbalons çà et là marmottant cette phrase, qui est un don qui vient de France ; mais le faisons-nous jamais, ce *bon voyage* ? Nous rendons-nous jamais compte que le simple fait d'aller au bistro, chez l'épicier du coin est un voyage dont nous risquons de ne jamais revenir ? Si nous avions en nous, profondément, ce sentiment — que chaque fois que nous nous embarquons hors de chez nous nous levons l'ancre pour un grand voyage — est-ce que notre façon de voir la vie ne serait pas quelque peu différente ? » La plume de Miller prend le large sur ce thème « qu'il n'est rien dans la vie qui ne soit voyage, voyage au sein du grand voyage, et que la mort n'est pas le dernier voyage, mais le début d'un autre voyage dont personne ne connaît le pourquoi ni la fin, mais *bon voyage* quand même ! » Des pages comme celles-là ne sont pas exceptionnelles chez Miller. On souhaiterait qu'un florilège les réunît où rien ne se trouverait qui pût choquer aucun lecteur, et qui permettrait d'accéder à Miller par ses plus beaux côtés.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

MADEMOISELLE JULIE
MONSIEUR PROVIDENCE

Le Théâtre Charles-de-Rochefort, qui, la saison dernière, avait déjà monté les *Créanciers*, de Strindberg, récidive en donnant une nouvelle présentation de *Mademoiselle Julie*, du même auteur. On ne peut que se réjouir de cette persévérance, qui nous rend plus familière la figure du grand dramaturge suédois. Il faut avouer, cependant, que *Mademoiselle Julie* ne s'élève pas à la hauteur de la précédente pièce. Le cas humain qu'elle nous propose apparaît d'abord d'une portée beaucoup moins générale. Sa psychologie, exacte jusqu'à la cruauté, éveille en nous moins d'échos. Elle appartient enfin à une époque bien déterminée — environ 1880 — et le problème social qu'elle soulève, et qui se résout au heurt de l'aristocratie et du peuple dans un monde où les classes sont rigoureusement impénétrables les unes aux autres, nous la fait considérer comme un objet curieux, mais d'un intérêt dépassé. Si elle reste l'œuvre d'un maître ouvrier, la ténuité de sa substance nous déçoit un peu, et ses personnages sont loin de nous.

Ce qu'on se sent porté à y admirer sans réserve, c'est la sobriété du développement, l'absence de toute littérature inutile. Trois personnages seulement : Mlle Julie, fille du comte de ***, Jean, valet du comte, et Christine, la cuisinière, fiancée du valet. C'est la nuit de la Saint-Jean, le comte est absent, et les gens du château célèbrent la fête par des danses et des chants. Julie a voulu se mêler aux réjouissances des domestiques. Elle est fort exaltée et vient retrouver, dans la cuisine de Christine, le beau valet, qu'elle provoque jusqu'à tomber dans ses bras. Celui-ci voit tout de suite le profit à tirer de l'aventure. Il fuira avec Mlle Julie, achètera avec l'argent de celle-ci un grand hôtel, quelque part en Italie. Mais la jeune fille se révolte devant cette combinaison, dont le côté sordide lui rend ses réflexes d'aristocrate. Elle veut remettre le valet à sa place. Trop tard ; il parle en maître. Elle perd alors la tête au point de demander assistance à Christine, qui la toise avec une pitié dégoûtée. Et Julie, après avoir tenté, quelques instants, d'imaginer cette vie dans un hôtel où, peut-être, elle serait heureuse, comprend soudain son erreur. Le comte, qui vient de rentrer, sonne son valet. Jean, aussitôt, rendosse sa livrée ; il craint son maître, il ne sera jamais qu'un domestique. La jeune fille n'a plus de recours que dans le suicide.

La valeur de la pièce tient surtout à la méthode purement objective,

CHRISTIAN GÉRARD, MICHÈLE VERLY ET DANIEL LECOURTOIS DANS UNE SCÈNE DE « MONSIEUR PROVIDENCE », AU THÉATRE GRAMONT.

presque clinique, avec laquelle les caractères se découvrent peu à peu à la faveur d'un dialogue sans bavures et d'une trame singulièrement serrée. Le valet, ambitieux et cupide, la cuisinière « peuple » et qui ne conçoit pas l'égarement de sa maîtresse, sont silhouettés d'une main ferme. Julie passe tour à tour par l'excitation, l'ardeur, l'enthousiasme, le dégoût et le désespoir, selon une progression magistrale soumise au rythme même de la vie. *Mademoiselle Julie* est sans doute une pièce naturaliste, mais exempte de toute grossièreté superflue, et maints dramaturges d'aujourd'hui — je pense surtout aux Américains — pourraient s'inspirer avec fruit de cette discrétion qui n'exclut pas le pathétique en le rendant plus pur.

Le rôle difficile du valet Jean a été tenu avec autorité par M. Tony Taffin. Ce jeune comédien de belle allure y a montré des qualités d'intelligence et une flamme bien dirigée, qui font favorablement augurer de son avenir. Mlle Nadine Marziani a tracé de Christine une silhouette sans défaut. Quant à Mme Mary Grant, si elle ne retrouve pas dans le rôle de Julie la maîtrise dont elle fit preuve l'an dernier dans celui de la Teckla des *Créanciers,* ce n'est évidemment pas faute de sensibilité. Elle nuance avec beaucoup de délicatesse les différents états d'âme de l'héroïne ; mais il est difficile de la prendre pour une jeune fille. Le décor, réalisé d'après une maquette de M. Charles de Rochefort, est d'un réalisme opportun.

Monsieur Providence, comédie en deux actes et un prologue de M. Albert Husson, que donne le théâtre Gramont, m'avait été annoncé comme une pièce spirituelle, mousseuse, fantaisiste, junévile enfin, à telle enseigne qu'elle permettait de penser à l'éclosion d'un nouveau Musset. A la vérité, l'œuvre de M. Albert Husson n'est pas dépourvue de qualités, mais ses défauts ne sont pas moins perceptibles. Courte en soi, elle semble longue par moment ; légère, son auteur abuse parfois de sa facilité ; plaisante, le caractère par trop falot de ses personnages, le bavardage un tantinet fastidieux de M. Providence amenuisent et finissent par annihiler l'intérêt qu'on se voyait en disposition de prendre à l'anecdote.

Le prologue a pour unique objet de nous apprendre que la scène se passe pendant les « Trois Glorieuses ». Les deux actes suivants nous mettent au fait de l'intrigue galante nouée par l'aimable François avec la charmante Cécile, femme de son ami Simon. Comme Simon refuse de se séparer de sa femme, les amants décident de s'empoisonner. Sur quoi intervient M. Providence et sa maîtresse complice, Amanda, qui viennent voler des livres dans la magnifique bibliothèque héritée par François d'un oncle collectionneur. M. Providence vide dans un pot de fleurs le breuvage mortel et un imbroglio s'ensuit qui jettera Cécile dans les bras du voleur et Amanda dans ceux de François.

Tout cela n'est pas méchant, et l'on relève de-ci de-là de vives répliques, un esprit parfois heureux, parfois satisfait à bon compte, un goût un peu fatigant de l'apophtegme, de l'invention et, au total, une facilité que l'âge disciplinera, espérons-le. On sourit et l'on ne retient pas toujours un bâillement. Mais la mise en scène est ingénieuse, le décor agréable, et il faut confondre tous les acteurs, Mmes Michèle Verly et Claude Larue, MM. Daniel Lecourtois, Christian Gérard et Guy Parzy, dans le même compliment.

Réduite à un acte, la pièce avait toutes chances d'être charmante. Dans l'état où on nous l'a livrée, elle fait un peu penser à la pâte à berlingots.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LE CHANT DE BERNADETTE
COPIE CONFORME

RACONTER dans un livre ou dans un film la vie de Bernadette Soubirou pouvait passer pour une entreprise vouée à l'échec. C'est la gageure qu'ont gagnée Frantz Werfel et Henri King. Je ne parlerai pas du premier, juif autrichien converti au catholicisme et réfugié aux Etats-Unis pendant la guerre. Le second est un vétéran d'Hollywood que rien ne semblait prédisposer, après une carrière déjà longue, à cette évocation religieuse et à cette reconstitution du Second Empire français. Cette dernière, à quelques erreurs de détails près, est fort adroite. Et, que le metteur en scène soit un croyant ou non, il a su donner à ses interprètes un accent de conviction sincère tout en évitant les pièges d'une hagiographie trop fade. Je ne lui reprocherai que les apparitions de la Vierge, qui auraient gagné à ne pas être montrées, mais seulement suggérées. Aussi, même un agnostique s'intéressera à l'histoire émouvante d'une foi qui triomphe de tous les obstacles.

Mais, la prodigieuse révélation du film, ce sont les débuts d'une jeune actrice : Jennifer Jones. Elle est tout simplement bouleversante dans un rôle dangereusement difficile. Car elle avait à rendre sympathique et émouvante une fille qui ne peut pas paraître jolie et encore moins élégante (ce qui nous vaut enfin le plaisir de voir une actrice qui n'ait pas de sourcils artificiels et qui est non seulement naïve, mais même sotte). Pas question de la comparer à Jeanne d'Arc : le mystère de Bernadette Soubirou tient en partie à ce qu'elle avait la simplicité et, pour tout dire, l'absence de personnalité d'un enfant de cinq ans. Jennifer Jones a su, néanmoins, rendre son personnage attachant en en exprimant la pureté de cœur et la certitude absolue devant une évidence plus forte que celle de ses sens. Rien que pour son interprétation, le film mérite son succès.

Gabriel Dupon, modeste représentant, est arrêté et accusé à tort de vols, escroqueries et cambriolages retentissants. Quoique finalement relâché, faute de preuves, sa maison le congédie et il devient suspect à tout le monde ; le coupable n'est autre que Manuel Ismora, maître photographe, qui est son sosie.

A chaque cambriolage qui défraie la chronique on reconnaît Ismora, mais l'alibi empêche l'enquête d'aller plus loin.

Après bien des péripéties dues à la ressemblance extraordinaire de Dupon et d'Ismora, ce dernier, se voyant perdu, se rachète avant de mourir : inversant les rôles, il fait croire aux policiers qu'il est Dupon et que c'est lui le cambrioleur escroc tant recherché.

Il est impossible de s'y méprendre : *Copie conforme* emprunte exactement l'argument de *Toute la ville en parle,* l'éblouissant film de John Ford réalisé en 1936 d'après un scénario non moins éblouissant.

Bien sûr, personne n'ignore qu'il n'existe que trente-six situations dramatiques et que Molière prenait son bien où il le trouvait.

N'importe, il paraît préférable de ne pas franchir certaines limites. Nous savons que l'industrie cinématographique française manque de pellicule, de studios, de contre-plaqué, de projecteurs, etc. Il serait désirable qu'elle ne donne pas, par surcroît, l'impression de manquer de talents personnels.

LOUIS JOUVET EN DÉMÉNAGEUR DANS « COPIE CONFORME ».

COURRIER MUSICAL

Œuvres et interprètes nouveaux

La Société des concerts du Conservatoire nous a donné, sous la direction précise et sensible d'André Cluytens, l'audition de la cantate d'Alexandre Tchérepnine, *Pan Kéou*, composée sur un texte du poète Shiao Yu. L'œuvre, écrite pour voix, récitant et orchestre, s'inspire de l'esprit de sagesse du monde chinois antique, mais utilise à dessein tous les moyens d'expression modernes. « En composant la musique de *Pan Kéou*, nous dit l'auteur, je ne me suis laissé séduire par aucun thème de folklore et me suis tenu à l'écart de toute expérience ethnographique. J'ai voulu créer une œuvre spontanée, née de l'admiration et de l'amour que j'ai pour la Chine, pour sa culture ancienne et son effort de renouveau. » Sans conteste, l'entreprise est réussie : la partition, originale, hardie et colorée, est une heureuse synthèse des deux mondes qu'elle exprime musicalement. Et M^lle^ Shiao Yen Chow, moderne fée d'Asie, interprète de *Pan Kéou*, fut l'incarnation vivante du personnage de la légende chinoise. La voix de cette jeune cantatrice est bien telle que nous la promet son exquise enveloppe : souple et fraîche, limpide comme une source, avec un parfum d'étrangeté qui en accroît singulièrement le charme. Nul doute que nous n'ayons à applaudir bientôt encore M^lle^ Chow.

BIBLIOGRAPHIE

Le problème allemand

Les éditions Plon viennent de faire paraître un ouvrage de M. Henry Morgenthau Jr : *l'Allemagne est notre problème*. Traduit de l'anglais par Denise Baye et préfacé par le regretté président Roosevelt, ce livre, qui arrive au moment où les Etats-Unis semblent vouloir rejeter définitivement leur politique d'isolationisme, ne manquera certainement pas d'intéresser les lecteurs français en leur faisant connaître le point de vue d'un Américain à l'égard d'un problème qui est aussi le nôtre.

EXPOSITIONS

Au musée de l'Orangerie des Tuileries vient de s'ouvrir une exposition placée sous le haut patronage de M. le Président de la République et consacrée à « l'Age d'or de la peinture toulousaine », dont nous avons reproduit les principales œuvres dans notre numéro du 11 janvier dernier. De nombreuses personnalités, dont le directeur des musées de France et le maire de Toulouse, assistaient à l'inauguration de cette exposition, qui a été faite par M. le Ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres.

COURRIER THÉATRAL

La nouvelle revue de Tabarin, *Ambiances* (pourquoi pas ?) garde la tradition luxueuse de ce curieux music-hall, qui, seul avec le Moulin-Rouge, évoque les temps de la vie facile parmi les détonations des bouchons de champagne. Bien que de Paul Colline, le texte n'y compte à aucun moment, mais on ne peut qu'être ravi, dès le début, par la scène du paradis terrestre. Du sous-sol s'élève un arbre aux branches d'or contre lequel une Eve ravissante, M^lle^ Lydia, est appuyée en simple appareil. Puis une corde lisse descend des cintres et, tout le long de cette corde, un serpent terriblement tentateur, tout vêtu d'écailles vertes, lequel est figuré par M^lle^ Alma Piaia : la scène est fort réussie. J'ai moins goûté celle des génies du mal, un peu trop obscure pour mon goût. En revanche, la « naissance d'un monde », où les totems, grimés à la perfection, mènent une danse frénétique, est agréablement ingénieuse. Il faut mettre hors de pair le trio Mexicano, qui met en valeur une étonnante acrobate, et le numéro de haute bouffonnerie, parfaitement réglé, sur les « débuts du cinéma », présenté par les Casavecchia. On pense à Max Linder et aux premiers films de Charlie Chaplin.

Y. G.

LES VENTES

HOTEL DROUOT

JEUDI 24 AVRIL

SALLE 8. — TABLEAUX MODERNES : Degas, Guillaumin, La Patellière, Lépine, Utrillo, Vuillard. Expos. : 23 avril. Experts : MM. METHEY et SCHOELLER. - Me M. RHEIMS.

LUNDI 28 AVRIL

Tableaux anciens, porcelaines : Nyons, etc. meubles du XVIIIe siècle. Me R.-G. Boisgirard, commissaire-priseur ; MM. Lebel et Gobert, experts. - Vente salle n° 1, exposition le 26.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

Sauvez les Bébés de France, AIDEZ LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

PETITES CHRONIQUES

RENTRÉE D'UNE ÉTOILE

Tamara Tonamanova, qui fut danseuse à l'Opéra de Paris et quitta notre Académie nationale de musique il y a dix-sept ans pour faire une carrière sensationnelle aux Etats-Unis, est revenue à Paris. Elle a fait dernièrement une rentrée très remarquée sur la scène du palais Garnier. Le Tout-Paris ainsi que M. et M^me^ Vincent Auriol, venus incognito, assistèrent à cette manifestation. Parmi les nombreuses personnalités, voici M. Jean-Louis Barrault félicitant chaleureusement la célèbre danseuse.

LES MINIATURES

Me Etienne Ader et M. Pierre Foury, qui viennent de disperser la célèbre collection de souvenirs militaires et historiques Bernard Franck, y ont obtenu pour une miniature un prix qui n'avait pas été atteint depuis très longtemps : 90.000 francs (sans les frais et taxes, qui étaient alors de 34,90 %, mais qui viennent d'être réduits à 21,40 %).

Cette miniature offrait, il est vrai, un intérêt particulier : elle représentait, peint par Jean-Baptiste Isabey, le général Bonaparte en tenue de premier consul et elle avait été donnée par Bonaparte lui-même à son chirurgien, le baron Larrey.

La provenance compte sans doute pour une large part dans le prix d'adjudication, mais il faut considérer aussi que les miniatures de J.-B. Isabey sont devenues très rares. Celles de la vente Bernard Franck étaient parfaitement authentiques. Aussi les deux autres d'Isabey qui figuraient dans cette collection, *Napoléon Ier en tenue de général des grenadiers de la Garde* et *le Roi de Rome*, si blond et si frêle dans son trop lourd manteau à col d'hermine, valaient-elles mieux encore, à notre avis, que les enchères qu'elles ont réalisées : 22.000 francs et 21.000 francs.

Par contre, il semble bien que l'acquéreur qui s'est offert la miniature signée de Mothelay, où l'on voyait le gracieux visage de la frivole Pauline Bonaparte, qui fut la princesse Borghèse après avoir été la générale Leclerc, ait cédé au « sex-appeal » en la payant 32.000 francs. De Mothelay, qui avait à l'époque, comme le baron Gérard, la réputation d'un « peintre mondain », fut loin d'égaler Isabey. Hollier, dont la miniature (portrait de l'impératrice Joséphine) a été adjugée 14.000 francs, était moins courtisan.

Deux grands miniaturistes étrangers peuvent être comparés à Jean-Baptiste Isabey : l'Anglais Richard Cosway (1742-1821), si fin et si subtil, et le russe Claude Charles Gustave Klingstedt (1657-1734). Malheureusement, leurs miniatures ne se rencontrent presque jamais dans les ventes parisiennes. On a attribué au premier, sans grande conviction, une *Jeune Femme blonde en robe blanche et turban blanc dans les cheveux*, qui a fait 4.600 francs en avril 1944, mais elle aurait dépassé cette somme de loin si elle avait pu être authentifiée. Quant au second, une *Jeune Femme assise sur une terrasse avec son serviteur nègre*, signée de sa main, au fond d'une boîte en écaille brune et blonde, n'a été payée que 10.600 francs, mais c'était à Nice, en 1942 ! Elle vaudrait au moins quatre fois plus aujourd'hui. A. F.

Portrait de Pauline Bonaparte, *miniature par de Mothelay, dans un cadre en bois façon acajou décoré de palmettes en bronze doré. Adjugé 32.000 francs par Me Etienne Ader ; expert : M. Foury.*

« Central Park Reservoir » : un des tableaux exposés actuellement par Monty à la galerie Durand-Ruel.

LE SORT DE L'ÉPARGNE

L'épargne française a subi depuis 1939 des pertes importantes. Les nationalisations ont modifié notablement la structure des portefeuilles les mieux composés.

Quel sera demain l'avenir de l'épargne ?

L'OPINION

économique et financière

a consulté les plus hautes personnalités de la politique (MM. V. Auriol, Ed. Herriot, P. Reynaud, A. Mutter...), de l'économie (MM. Ch. Rist, L. Baudin, P. Denis...), de l'industrie et de la banque (MM. de Peyerimhoff, Desache, Lesur, Soulié...), etc.

Leurs réponses, recueillies par J. Gascuel, sont publiées actuellement.

Vous trouverez également dans *l'Opinion* des *éditoriaux* de grands économistes, une *revue de Bourse* motivée, une *cote complète* des Bourses de Paris et de province, *une appréciation sur chaque augmentation de capital*, etc.

L'OPINION

l'hebdomadaire le plus précis de la presse financière pour bien gérer son portefeuille

ne se vend pas au numéro.

Abonnt 6 mois : 200 fr. Essai 1 mois : 30 fr. 1, rue Saint-Georges - C. P. Paris 5.110.71.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE BELGIQUE

Emue par les réclamations des collectionneurs, l'administration belge avait pris en 1946 la sage décision de limiter à *deux* par an les émissions spéciales de bienfaisance. En outre, la surtaxe ne devait pas dépasser la valeur d'affranchissement de chaque timbre, et le montant total de la série ne devait pas être supérieur à vingt fois le prix d'une lettre ordinaire.

Mais... il y aura une exception pour 1947. Pour cette année, en effet, trois émissions sont prévues, chacune de cinq valeurs, 65 et 90 cent., 1 fr. 35, 3 fr. 15 et 4 fr. 50 :

1° Une série « culturelle », émise au profit d'organisations diverses ;

2° Une série « philanthropique », destinée à l'œuvre contre la tuberculose et la Ligue Braille. Les sujets choisis seront, comme en 1946, des armoiries de villes belges ;

3° Une série « patriotique », vendue au profit des prisonniers et des déportés, faisant suite aux vignettes dites « Tableaux du Sénat » qui parurent l'année dernière.

COLLECTIONNEURS ILLUSTRES

En Angleterre, on appelle parfois la philatélie le *hobby* (« dada ») des rois, ou le roi des *hobbies*. Comme beaucoup de passe-temps, en effet, la collection de timbres peut être le fait d'un roi aussi bien que du moins fortuné des collégiens : le plaisir est le même, si les moyens diffèrent.

Dans les pays anglo-saxons, la philatélie compte quelques adeptes illustres. A la cour d'Angleterre c'est, depuis George V, une passion familiale, et en Amérique, le collectionneur le plus en vue n'était autre que le président Franklin D. Roosevelt lui-même.

George V a laissé une collection splendide appelée la « collection bleue » à cause des albums en maroquin bleu qui la contenaient : son fils a hérité de ce goût et a commencé, pour sa part, une « collection rouge » qui ne vaut déjà pas moins d'un demi-million de livres. La plus belle partie en est constituée par des projets originaux et des essais des timbres anglais parus depuis dix ans : souvent d'ailleurs, le souverain prend part lui-même à l'élaboration des nouvelles vignettes, choisissant en dernier ressort parmi les maquettes qui lui sont proposées et les faisant au besoin modifier selon ses goûts.

La collection du président Roosevelt, « premier collectionneur des Etats-Unis », a été dispersée en avril 1946. Elle comprenait, notamment, un ensemble unique d'épreuves des timbres américains modernes, de nombreux albums officiels offerts par des pays amis et des documents historiques de grande valeur.

Le président s'intéressait également à la genèse des timbres de son pays. C'est lui qui eut l'idée du motif très sobre représenté sur le 5 cents commémoratif de la Conférence de San Francisco : les simples mots *Toward United Nations* (vers les Nations Unies), la date et une branche d'olivier. On n'eut qu'à ajouter la signature « F. D. Roosevelt » et le timbre porta cette parole de paix à travers le monde : voilà un honneur dont peuvent rêver les philatélistes.

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

La série commémorative du Congrès mondial de l'Union postale universelle paraîtra au mois de mai, comme il était prévu.

A cette occasion, l'administration offre une peu agréable surprise aux petits collectionneurs : un timbre de poste aérienne de 500 francs, imprimé en petites feuilles de dix exemplaires.

Alors que le renouvellement des séries coloniales nous vaut déjà un bon nombre de timbres de 50, 100 et 200 francs — avec le change des territoires d'outre-mer — l'émission en France d'un timbre d'une valeur faciale aussi élevée apparaît tout à fait déraisonnable.

L'inflation postale n'est pas un signe de santé pour un pays : devrons-nous croire que nos P. T. T. sont jaloux de voir paraître, en Roumanie ou ailleurs, des timbres dont les valeurs atteignent des chiffres aussi fantaisistes que 3.700 + 5.300 ou 5.000 + 5.000 ?

On annonce, d'autre part, que la principauté de Monaco, pour ne pas être en reste, prépare l'émission d'un bloc de 200 + 300 francs, à l'occasion du jubilé du prince Louis II. A quand le 10 + 990 francs ?

JACQUES BELLAY.

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE BRACELET CUIR
MAROQUIN SELIVA VÉRITABLE

CINÉ PARLANT 16 m/m. O. G. C. F. et E. T. M. double, état neuf, essais à vol. Visib. Victoria-Électric, 5, rue Larribe. Lab. 15-05.

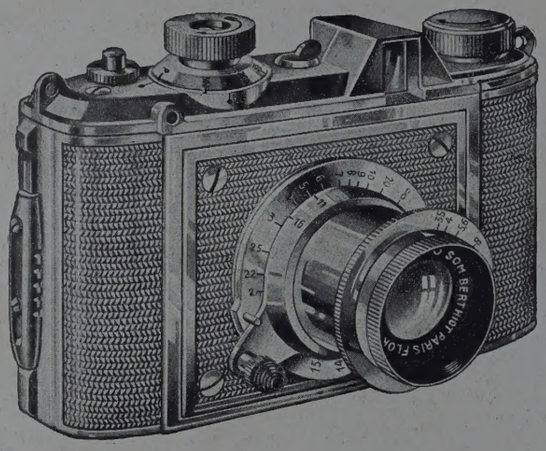
RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

AVONS ACQUÉREURS
Hôtels particuliers IMMEUBLES, APPARTts
Fermes Domaines et châteaux.
DÉFENSE DU PROPRIÉTAIRE
27, *rue d'Athènes* - PARIS — TRI. 14-98

A VENDRE ILE POINTE DE LA BRETAGNE
80 hectares rapport. Exclusivité.
FEAU 132, bd Haussmann, Paris. LAB. 69-34.

TROUVILLE. A vendre propriété plein centre, 6 appart. indép., salles de b., tt. confort, gar., ch. central, gaz, électr. Parc arrosé, éclairé. Conviendrait pour clinique, hôtel, pension, colonie de vacances, propriété de plaisance. LERY, 23, rue d'Amsterdam. Tri. 55-71.

LYNX



POURVU D'UN OBTURATEUR FOCAL A 1/500e ET D'UN OBJECTIF DE GRANDE MARQUE : FLOR BERTHIOT F/3,5 OU F/2,8
LE LYNX ENTIÈREMENT METALLIQUE ET INDEFORMABLE CONSTITUE
LE PLUS PRÉCIS DES APPAREILS 3 × 4

PONTIAC
PARIS

PHOTO - RAYLU
8, Avenue de la Grande-Armée, PARIS.

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ la CROIX-ROUGE FRANÇAISE

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS

Hl LOUVOIS 200 ch av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - PARIS (2e

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.
Maladies des femmes. Maladies des enfants
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

COMPTOIR COMMERCIAL CAOUTCHOUC CCC

Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

Périmés aussi
les bourrelets de nos Grands-Pères comparés aux joints métalliques SUPERHERMIT.

Inefficaces, les bourrelets déparent l'élégance de votre installation. Seul le véritable joint métallique SUPERHERMIT, invisible, assurera votre confort en supprimant les courants d'air, infiltrations de pluie, de bruit, de poussières et les déperditions de chaleur.

Posés en feuillure de vos fenêtres et portes avec un soin extrême par nos spécialistes "triés sur le volet", les joints métalliques SUPERHERMIT sont garantis 15 ans et pratiquement inusables. Par suite d'une augmentation importante de température, vous réaliserez une économie considérable de chauffage d'environ 40 %.

Pour bien comprendre notre procédé, demandez notre dépliant N° 101 sans frais ni engagement.

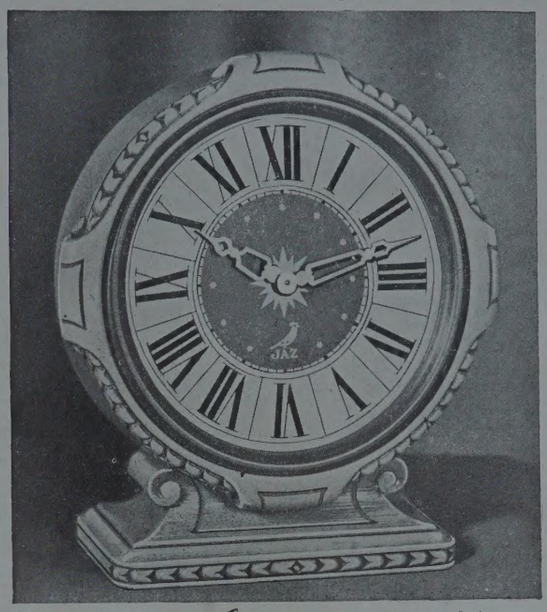
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS

SUPERHERMIT

79/81, Fbg Poissonnière — Paris-IX^e^
Téléphone : Prov. 80-89

Qualité d'avant guerre : bronze phosphoreux. *Marque déposée*

La mode en horlogerie d'ameublement



"SCULPTIC" pendulette mouvement 8 jours, cage en bois laqué ivoirine, sculptée dans la masse entièrement à la main. Retenez-la chez votre horloger

"c'est une création **JAZ** *à tirage limité"*

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ la CROIX-ROUGE FRANÇAISE

JUN 1 9 1947

Bouquet d'essences rares qui rend
chaque femme à la fois différente et unique

LE PARFUM QUI S'ADAPTE EST LE N° 1

anny blatt

PARIS

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur n° 33.